





2615. T. G. c. v. d.

VOYAGE

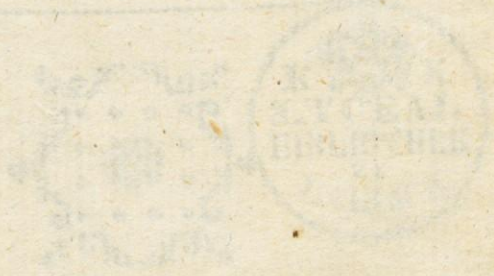
DE LA BOUTEUSE

PAR M. DE LA BOUTEUSE

1767, 1768 & 1769

2^e Edition augmentée

PREMIERE PARTIE



A PARIS CHEZ M. DE LA BOUTEUSE

V O Y A G E

AUTOUR DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI

L A B O U D E U S E ,

E T

L A F L U T T E L ' É T O I L L E ,

E N 1766, 1767, 1768 & 1769.

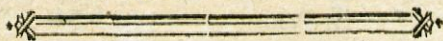
Nouvelle Edition augmentée.

P R E M I E R E P A R T I E .



A N E U C H A T E L ,

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.



M. DCC. LXXII.

ROYAUME

NOTRE DU MOYEN

PAR LA FREGATE DE

LA BOUTEILLE

ET

EN 1793, 1794, 1795

EN 1796, 1797, 1798

PAR LA FREGATE DE

LA BOUTEILLE



LA BOUTEILLE

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ

LA BOUTEILLE



A U R O I.

SIRE,

LE voyage dont je vais rendre compte, est le premier de cette espece entrepris par les François, & exécuté par les vaisseaux de VOTRE MAJESTE'. Le monde entier lui devoit déjà la connoissance de la figure

E P I T R E.

de la terre. Ceux de vos sujets à qui cette importante découverte étoit confiée, choisis entre les plus illustres savans François, avoient déterminé les dimensions du globe.

L'Amérique, il est vrai, découverte & conquise, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, sont des prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, sous les auspices d'un Roi qui se connoissoit en hommes, échappa au malheur si ordinaire à ses pareils, de passer pour un visionnaire; il ouvrit la barrière, franchit les pas difficiles, & malgré le sort qui le priva du plaisir de ramener son vaisseau à Séville, d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par son exemple, des navigateurs Anglois

E P I T R E.

Et Hollandois trouverent de nouvelles terres, Et enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette espece de primauté Et d'aïnesse en matiere de découvertes, n'empêche pas les navigateurs François de revendiquer avec justice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entreprises. Plusieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des sujets courageux des Rois vos ancêtres; Et Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres australes. Différentes causes, tant intérieures qu'extérieures, ont paru depuis suspendre à cet égard le goût Et l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTE' a voulu profiter du loisir de la paix pour procurer à la géographie des connoissances utiles à l'humanité. Sous vos auspices, SIRE, nous

E P I T R E.

Sommes entrés dans la carrière ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas , la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'est l'histoire de nos efforts que j'ose présenter à VOTRE MAJESTE' ; votre approbation en fera le succès.

Je suis avec le plus profond respect ,

DE VOTRE MAJESTE' ,

S I R E ,

Le très-humble & très-soumis serviteur
& sujet , DE BOUGAINVILLE.



DISCOURS PRELIMINAIRE.

J'AI pensé qu'il feroit à propos de présenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du monde, & des différentes découvertes faites jusqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites isles désertes dans le sud de la ligne, ensuite les *isles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne-Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la

sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaisseaux, le 15 septembre 1577, y rentra avec un seul le 3 novembre 1580. Il fit, le second, le tour du globe. La reine Elifabeth vint manger à son bord, & son vaisseau, nommé *le Pélican*, fut soigneusement conservé à Deptfort dans un bassin avec une inscription honorable sur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack sont fort incertaines. On marque sur les cartes dans la mer du Sud, une côte sous le cercle polaire, plus quelques isles au nord de la ligne, plus aussi au nord la *nouvelle Albion*.

Le chevalier Thomas Candish, Anglois, partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois vaisseaux, y entra avec deux le 9 septembre 1588. Ce voyage, le troisieme fait autour du monde, ne produisit aucune découverte.

Olivier de Nord, Hollandois, sortit de Rotterdam le 2 juillet 1598, avec

P R E L I M I N A I R E. 9

quatre vaisseaux, passa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il se rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Espérance, & rentra à Rotterdam avec un seul vaisseau, le 26 août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

George Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 août 1614, avec six navires, perdit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, sans rien découvrir dans sa route, il passa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ses vaisseaux rentrèrent dans les ports de Hollande le 1^{er}. juillet 1617.

Presque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortalisoient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire,

entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn, y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'isle des Chiens*; par quinze degrés de latitude sud à cent lieues dans l'ouest, *l'isle sans Fond*; par quatorze degrés quarante-six minutes sud, & quinze lieues plus à l'ouest, *l'isle de Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'ouest, *l'isle des Mouches*; par les seize degrés dix minutes sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux isles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus ouest, *celle d'Espérance*, puis *l'isle de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude sud, environ cent soixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Ensuite ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée, passent entre son extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en octobre 1616.

P R E L I M I N A I R E. 11

George Spilberg les y arrête , & on les envoie en Europe sur des vaisseaux de la compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice , Shouten revoit sa patrie. *La Concorde & le Horn* rentrent après deux ans & dix jours.

Jacques Lhermite , Hollandois , commandant une flotte de onze vaisseaux , partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn , & guerroya sur les côtes Espagnoles , d'où il se rendit aux Larrones , sans faire aucune découverte dans la mer du Sud , puis à Batavia. Il mourut en sortant du détroit de la Sonde , & son vaisseau , presque seul de sa flotte , territ au Texel le 9 juillet 1626.

En 1683 , Cowley , Anglois , partit de la Virginie ; il doubla le cap de Horn , fit diverses courses sur les côtes Espagnoles , se rendit aux Larrones , & revint par le cap de Bonne-Espérance , en Angleterre , où il arriva le 12 octobre 1686. Ce navigateur n'a

fait aucune découverte dans la mer du Sud ; il prétend avoir découvert dans celle du Nord , par quarante-sept degrés de latitude australe , & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons , l'*isle Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois , & les Anglois deux , sans la trouver.

Wood Roger , Anglois , sortit de Bristol le 2 août 1708 , passa le cap de Horn , fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie , d'où , par une route frayée déjà plusieurs fois , il passa aux Larrones , aux Moluques , à Batavia , & doublant le cap de Bonne-Espérance , il territ aux Dunnes le 1^{er} octobre 1711.

Dix ans après , Roggewin , Hollandois , sortit du Texel avec trois vaisseaux ; il entra dans la mer du sud par le cap de Horn , y chercha la terre de Davis sans la trouver , découvrit dans le sud du tropique austral l'*isle de Pâques* , dont la latitude est incertaine ; puis , entre le quinzième & le seizième parallèle austral , les *isles Pernicieuses* , où il perdit un de ses vaisseaux ; puis ,

à peu près dans la même latitude, les *isles Aurore, Vespres, le Labyrinthe* composé de six isles, & l'isle de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le douzième parallèle sud trois isles, qu'il nomma *isles de Bauman*, & enfin sous le onzième parallèle austral, les *isles de Tienhoven & Groningue*; navigant ensuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'amiral Roggewin repassa en Hollande de sa personne sur les vaisseaux de la compagnie, & arriva au Texel le 11 juillet 1723, six cents quatre-vingts jours après son départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paroïssoit entièrement éteint, lorsqu'en 1741 l'amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entrée les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la géographie.

Depuis ce voyage de l'amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pen-

dant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 juin 1764 , traverse le détroit de Magellan , découvre quelques isles dans la mer du Sud , faisant sa route presque au nord-ouest , arrive à Batavia le 28 novembre 1765 , au Cap le 24 février 1766 , & le 9 mai aux Dunes , six cents quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron , le capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow* , il traverse le détroit de Magellan , est séparé du *Swallow* que commandoit le capitaine Carteret , au débouquement dans la mer du Sud ; il y découvre une isle environ par le dix-huitième parallèle , à peu près , en août 1767 ; il remonte vers la ligne , passe entre les terres des Papous , arrive à Batavia en janvier 1768 , relâche au cap de Bonne - Espérance , & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret , après avoir effuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud , arrive à Macassar au mois de mars 1768 , avec perte de presque tout son équipage ; à Batavia , le 15 septembre ; au cap de Bonne-Espérance , à la fin de décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 février 1769 , environ par les onze degrés de latitude septentrionale. Il n'est arrivé en Angleterre qu'au mois de juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du monde , aucun n'appartient à la nation Françoisse , & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte ; savoir , ceux de Magellan , de Drack , de Lemaire , de Roggewin , de Byron & de Wallas ; les autres navigateurs , qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols , ont suivi

(1) Dom Pernetty , dans sa *Dissertation sur l'Amérique* , parle d'un voyage autour du monde , fait en 1719 par le capitaine Shelwosk ; je n'ai aucune connoissance de ce voyage.

des routes connues, fans étendre la connoissance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti sur un vaisseau particulier, pour aller faire la contrebande sur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il se rendit en Chine, où, après avoir séjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de sa personne le tour du monde, mais fans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du monde fait par la nation Française.

Parlons maintenant de ceux qui partant, soit d'Europe, soit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, soit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, fans avoir fait le tour du monde.

Il paroît que c'est un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premières en 1503 & 1504; on ignore où sont situées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant,

habitant , que le gouvernement n'a point renvoyé dans sa patrie , mais auquel Gonnevillle , se croyant alors personnellement engagé envers lui , a fait épouser son héritiere.

Alfonse de Salazar, Espagnol , découvrit en 1525 l'isle de *Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude nord , & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'est de Paris.

Alvar de Saavedra , parti d'un port du Mexique en 1526 , découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele nord , un amas d'isles qu'il nomma les *isles des Rois* , à peu près par la même longitude que l'isle *Saint-Barthelemi* ; il se rendit ensuite aux Philippines & aux Moluques ; & en revenant au Mexique , il eut le premier connoissance des isles ou terres nommées *nouvelle Guinée* & *terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés nord , environ à quatre - vingts lieues dans l'est des isles des Rois , une suite d'isles basses , nommées les *isles des Barbis*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijal-
Premiere partie. B

va, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une isle située par vingt degrés trente minutes de latitude nord, environ à cent degrés de longitude ouest de Paris. Ils la nommerent *isle Saint-Thomas*.

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit aussi sa route au nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtième & le neuvième parallèle, à des longitudes différentes, plusieurs isles; savoir, *Rocca Partida*, les *isles du Corail*, celles du *Jardin*, la *Mate-lote*, l'*isle d'Arézise*, & enfin il aborda à la nouvelle Guinée, ou plutôt, suivant son rapport, à la *nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le passage qui porte son nom.

Le voyage suivant est plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendocce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les isles célèbres que leur richesse fit nommer *isles de Salomon*; mais, en suppo-

tant que les détails rapportés sur la richesse de ces isles ne soient pas fabuleux, on ignore où elles sont situées, & c'est vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît seulement qu'elles sont dans la partie australe de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. *L'isle Isabella & la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voyageurs font mention, ne sont pas mieux connues.

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des isles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'ouest de Paris, les *isles Saint-Pierre, Magdeleine, la Dominique & Christine*, qu'il nomma *les Marquises de Mendoce*, du nom de Dona Isabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-

quatre degrés plus à l'ouest, il découvrit les *isles Saint-Bernard*; presque à deux cents lieues dans l'ouest de celles-ci, l'*isle Solitaire*, & enfin l'*isle Sainte-Croix*, située à peu près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana: on n'a pas su ce qu'étoit devenu son navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Isabella. Il en repartit avec deux vaisseaux le 21 décembre 1605, & prit sa route à peu près dans l'ouest-sud-ouest. Il découvrit d'abord une petite isle vers le vingt-cinquième degré de latitude sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés sud, sept ou huit autres isles basses & presque noyées, qui portent son nom; & par le treizième degré de latitude sud, environ cent cinquante sept degrés à l'ouest de Paris, l'isle qu'il nomma *de la belle Nation*. En

recherchant ensuite l'isle *Sainte - Croix* qu'il avoit vue dans son premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude sud, & à peu près cent soixante-seize degrés de longitude orientale de Paris, l'isle de *Taumaco*; puis à environ cent lieues à l'ouest de cette isle, par quinze degrés de latitude sud, une grande terre qu'il nomma la *terre australe du Saint-Esprit*, terre que les divers géographes ont diversément placée. Là, il finit de courir à l'ouest, & reprit la route du Mexique, où il se rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueusement cherché l'isle *Sainte-Croix*.

Abel Tasman, parti de Batavia le 14 août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude australe, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'est de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemèn*; il la quitta faisant route à ouest, & environ à cent soixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *nouvelle Zélande* par qua-

rante-deux degrés dix minutes sud. Il en suivit la côte environ jusqu'au trente-quatre degré de latitude sud, d'où il cingla au nord-est, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent soixante-quatorze degrés à l'est de Paris, les *isles Pylstaart, Amsterdam & Rotterdam*. Il ne poussa pas ses recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaste suite, soit de terres, soit d'isles, qui s'étend depuis le fixieme jusqu'au trente-quatrieme degré de latitude australe, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juste de la nommer ainsi, puisque ce sont presque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appelée *d'Endracht*, du nom de celui qui l'a trouvée en 1616, par le

vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de latitude sud. En 1618, une autre partie de cette terre, située à peu près sous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'est pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Tasman. En 1619, Jean d'*Edels* donna son nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, située entre le trentieme & le trente-troisieme parallele, reçut celui de *Leuwin*. Pierre de *Nuitz* en 1627, imposa le sien à une côte qui paroît faire la suite de celle de *Leuwin* dans l'ouest. Guillaume de *Witt* appella de son nom une partie de la côte occidentale, voisine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628 avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de son navire & de toutes ses richesses.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele,

le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a souvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage sur les côtes de la nouvelle Hollande, & étoit abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen*; cette course, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expresse de reconnoître toute cette région, sur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumières qu'ils possédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vingt-huitieme jusqu'au quinzieme parallele. Il eut la vue de la terre de *Concorde*, de celle de *Witt*, & conjectura qu'il pouvoit exister un passage au sud de la *Carpentarie*. Il retourna ensuite à *Timor*, d'où il revint visiter les isles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le passage qui porte

son nom , appella *nouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'est , & reprit sa course pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'est ce même Dampierre qui , depuis 1683 jusqu'en 1691 , tantôt flibustier , tantôt commerçant , avoit fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel est l'exposé succinct des divers voyages autour du globe , & des découvertes différentes faites dans le vaste océan Pacifique , jusqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée , qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est sur-tout pour les marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe , n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en tems de guerre , lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avoit pu m'apprendre à sauver par la forme une partie

de la fécheresse du fonds ! Mais , quoi-
qu'initié aux sciences dès ma plus ten-
dre jeunesse , où les leçons que dai-
gna me donner M. d'Alembert , me
mirent dans le cas de présenter à l'in-
dulgence du public , un ouvrage sur la
géométrie , je suis maintenant bien loin
du sanctuaire des sciences & des let-
tres ; mes idées & mon style n'ont
que trop pris l'empreinte de la vie
errante & sauvage que je mene depuis
douze ans. Ce n'est ni dans les forêts
du Canada , ni sur le sein des mers ,
que l'on se forme à l'art d'écrire , &
j'ai perdu un frere dont la plume ai-
mée du public eût aidé à la mienne.

Au reste , je ne cite , ni ne contre-
dis personne ; je prétends encore moins
établir ou combattre aucune hypothese.
Quand même les différences très-sen-
sibles que j'ai remarquées dans les di-
verses contrées où j'ai abordé , ne
m'auroient pas empêché de me livrer
à cet esprit de système , si commun au-
jourd'hui , & cependant si peu compa-
tible avec la vraie philosophie , com-

ment aurois-je pu espérer que ma chimere , quelque vraisemblance que je fusse lui donner , pût jamais faire fortune ? Je suis voyageur & marin ; c'est-à-dire , un menteur & un imbécille aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux & superbes , qui , dans les ombres de leur cabinet , philosophent à perte de vue sur le monde & ses habitans , & soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier , bien inconcevable de la part de gens qui , n'ayant rien observé par eux-mêmes , n'écrivent , ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir & de penser.

Je finirai ce discours en rendant justice au courage , au zèle , à la patience invincibles des officiers (1) &

(1) L'état-major de la frégate *la Boudeuse* , étoit composé de MM. de Bongainville , capitaine de vaisseau ; Duclos Guyot , capitaine de brûlot ; chevalier de Bournand , chevalier d'Oraison , chevalier du Bouchage , enseignes de vaisseau ; chevalier de Suzannet , chevalier de Kué , gardes de la marine , faisant fonctions d'officiers ;

équipages de mes deux vaisseaux. Il n'a pas été nécessaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur constance a été à l'épreuve des positions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'est pas un instant ralentie. C'est que la nation Françoisse est capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'est impossible à ses efforts, toutes les fois qu'elle voudra se croire elle-même l'égale, au moins, de telle nation que ce soit au monde.

Le Corre, officier marchand; Saint-Germain, écrivain; la Veze, aumônier; la Porte, chirurgien-major.

L'état-major de la flûte *l'Etoile* étoit composé de MM. Chefnard de la Giraudais, capitaine de brûlot; Caro, lieutenant des vaisseaux de la compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, officiers marchands; Michaud, écrivain; Vivès, chirurgien-major.

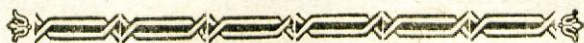
Il y avoit de plus MM. de Commerçon, médecin; Verron, astronome, & de Romainville, ingénieur.





VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.



PREMIERE PARTIE,

*Contenant depuis le départ de France ;
jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.*

CHAPITRE PREMIER.

*Départ de la Boudeuse de Nantes ; relâche à
Brest ; route de Brest à Monte-video ; jonction
avec les frégates Espagnoles pour la remise des
isles Malouines.*



ANS le mois de février 1764, la France avoit commencé un établissement aux isles Malouines. L'Espagne revendiqua ces isles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; & son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols,

& de me rendre ensuite aux Indes orientales , en traversant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuse* , de vingt-six canons de douze , & je devois être joint aux isles Malouines par la flûte *l'Etoile* , destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation , & à me suivre pendant le reste de la campagne. Le retard que diverses circonstances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi , a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de novembre 1766 , je me rendis à Nantes, où *la Boudeuse* venoit d'être construite , & où M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot , mon second , en faisoit l'armement. Le 5 de ce mois , nous descendimes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer ; & le 15 , nous fimes voile de cette rade , pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Espagnoles , *la Esmeralda* & *la Liebre* , sorties de Ferrol le 17 octobre , & dont le commandant étoit chargé de recevoir les isles Malouines au nom de Sa Majesté Catholique.

Le 17 au matin , nous essuyames un coup de vent violent de la partie du ouest-sud-ouest au nord - ouest ; il renforça dans la nuit , que nous passâmes à sec de voiles & les basses vergues amenées , le point de dessous de la misaine , sous laquelle nous capeyions auparavant , ayant

été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de sa hauteur : le grand mât de hune résista jusqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit consentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impossibilité de continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrâmes le 21 novembre.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

2°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conséquence par la nature du lest, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de fer de lest, distribués des deux côtés de la carlingue à peu de distance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe, (nous n'en avions que quatorze montés sur le pont) formoient un poids considérable, lequel, très-abaisé au dessous du centre de gravité, & presque réuni sur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces considérations me déterminèrent à faire

diminuer la hauteur excessive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que sur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate suffisoit pour le rendre nécessaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me dissimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent, qu'il faisoit de l'eau par tous ses hauts, & je devois m'attendre au risque d'avoir une partie de mon biscuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les foutes; inconvénient dont les suites seroient sans ressource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuse des isles Malouines en France, sous les ordres du chevalier Bournand, lieutenant de vaisseau; & de continuer le voyage avec la seule flûte l'Etoile, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le passage du détroit de Magellan. J'obtins cette permission, & le 4 décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entièrement récalfatée dans ses hauts, je fortis du port & vins mouiller en

rade,

rade, où nous passâmes la journée à embarquer les poudres & rider les hautbanis.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Brest. Je fus obligé de couper mon cable, le vent d'est très-frais & le jullant empêchant de virer à pic, & me faisant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon état-major étoit composé de onze officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cents trois matelots, officiers mariniens, soldats, mouffes & domestiques. M. le prince de Nassau Sieghen avoit obtenu du roi la permission de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'isle d'ouessant me restoit au nord-quart-nord-est du compas, & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours, nous eumes assez constamment les vents d'ouest-nord-ouest au ouest-sud-ouest & sud-ouest, grand frais. Le 17 après midi, on eut connoissance des *Salvages*, le 18 de *l'isle de Palme*, & le 19 de *l'isle de Fer*. Ce qu'on nomme les *Salvages*, est une petite isle d'environ une lieue d'étendue de l'est à l'ouest; elle est basse au milieu, mais à chaque extrémité s'éleve un petit mon-drain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'ouest à deux lieues de l'isle: il y a aussi du côté de l'est quelques brifans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

La vue de cet écueil nous avoit avertis

d'une grande erreur dans notre route ; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des isles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'isle de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai la latitude, & en la faisant cadrer avec le relevement de l'isle de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes dont j'étois plus est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap Finistère aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'est avec rapidité.

J'eus en même tems occasion de remarquer que les Salvages sont mal placés sur la carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous en eumes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'isle de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'isle de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand large, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'estime de notre route.

D'ailleurs , le 18 , nous relevames l'isle de Palme au sud - ouest quart d'ouest corrigé , & selon M. Bellin , elle devoit nous rester au sud-ouest. J'ai pu conclure de ces deux observations , que M. Bellin a placé l'isle des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'ouest , qu'elle n'y est effectivement.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre atterage à la riviere de la Plata ; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les navigateurs , que les suivantes.

1°. Le 6 & le 7 janvier 1767 , étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes nord , & par vingt - huit degrés de longitude , nous vimes beaucoup d'oiseaux ; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro* , quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa carte.

2°. Le 8 janvier après midi , nous passames la ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude.

3°. Depuis le deux janvier , les observations de variation nous étoient refusées , & je l'avois estimée d'après la carte de Williams Mountain & Jacob Obson. Le 11 , au coucher du soleil , nous observames trois degrés dix-sept minutes de variation nord - ouest , & le 14 au matin j'observai encore dix minutes de variation nord - ouest avec un compas azimuthal.

étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude australe, & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il est donc certain, si ma longitude estimée est exacte, & je l'ai vérifié telle à l'atterrage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'est encore avancée vers l'ouest depuis les observations de Mountain & d'Obson, & qu'il semble que le progrès de cette ligne vers l'ouest est assez uniforme. En effet, sur le même parallèle où Williams Mountain & Jacob d'Obson avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ans. Cette progression mériteroit d'être constatée par une suite d'observations. La découverte de la loi que suivent ces changemens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

4°. Au nord & au sud de la ligne, nous avons presque constamment observé des différences nord assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver sud. Nous eumes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque, le 18 janvier après midi, nous traversâmes un banc de frai de poissons, qui s'étendoit à perte

de vue du sud-ouest quart d'ouest au nord-est quart d'est , sur une ligne d'un blanc rougeâtre , large d'environ deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis plusieurs jours les courans portoient au nord-est quart d'est ; car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes , d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En observant ces différences nord , dont je viens de parler , je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles les différences ouest ; aussi quand , le 29 janvier au soir , on vit la terre , j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance , ce qui me fit naître la reflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se font plaints , depuis long-tems , & se plaignent encore que les cartes , sur-tout celles de M. Bellin , marquent les côtes du Bresil beaucoup trop à l'est. Ils se fondent sur ce que , dans leurs différentes traversées , ils ont souvent apperçu ces côtes , lorsqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingt ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages , les courans les avoient portés dans le sud-ouest : & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les cartes , que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu , d'après un pareil raisonnement , conclure le contraire dans notre tra-

verfée à la riviere de la Plata , fi un heureux hafard ne nous eût indiqué la raifon des différences nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poiffons , que nous rencontrames le 29 , étoit founis à la direction d'un courant : & fon éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plufieurs jours. Il étoit donc la caufe des erreurs constantes de notre route ; les courans , que les navigateurs ont fouvent éprouvé porter au fud-oueft dans ces parages , font donc fujets à des variations , & prennent quelquefois une direction contraire.

— Sur cette obfervation bien conftatée , comme notre route étoit à peu près le fud-oueft , je fus autorifé à corriger nos erreurs fur la diftance , en la faifant cadrer avec l'obfervation de latitude , & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoiffance de terre , prefque au moment où me la montrait mon eftime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'oueft , d'après l'eftime journaliere , en fe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obfervation méridienne , étoient à terre , long-tems avant que nous ne l'euffions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Brefil eft plus à l'oueft que ne le marque M. Bellin ?

En général , il paroît que , dans cette partie , les courans varient , & portent quelquefois au

nord-est, plus souvent au sud-ouest. Un coup d'œil sur le gissement de la côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences nord ou sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs se plaignent, & je pense que M. Bellin place exactement les côtes du Brésil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'abbé de la Caille, qui s'y rencontrèrent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne sauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitième jusqu'au trente-cinquième parallèle de latitude australe; & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Depuis le 27 janvier nous avions le fond; & le 29 au soir, nous vîmes la terre, sans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit sur son déclin, & que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la passâmes en panne sous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent appercevoir

les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'isle de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je relève cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude sud, croiroit aller chercher le *cap Sainte-Marie*, courroit le risque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. *Le banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, seroit plus dangereux: lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

Les Maldonades sont les premières terres hautes qu'on voit sur la côte du nord, après être entré dans la rivière de la Plata, & les seules presque jusqu'à Montevideo. À l'est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un islot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garnison. On tra-

vaille depuis quelques années, dans ses environs, une mine d'or peu riche; l'on y trouve aussi des pierres assez transparentes. A deux lieues dans l'intérieur, est une ville nouvellement bâtie, peuplée entièrement de Portugais déferteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillames dans la baie de *Montevideo*, par quatre brasses d'eau, fond de vase molle & noire. Nous avons passé la nuit du 30 au 31, mouillés sur une ancre, par neuf brasses même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'est de *l'isle de Flores*. Les deux frégates Espagnoles destinées à prendre possession des isles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur commandant, Don Philippe Ruis Puente, capitaine de vaisseau, en étoit nommé gouverneur. Nous nous rendimes ensemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le gouverneur général, les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement que je devois livrer aux Espagnols. Nous n'y séjournames pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 février.

M. le prince de Nassau avoit fait avec moi ce voyage; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquames vis-à-vis Buénos-Aires, au dessus de *la Colonie du S. Sacrement*, & fimes la route par terre. Nous traversames ces plaines immenses dans lesquelles on se conduit par le coup d'œil, dirigeant son chemin de maniere à ne pas man-

quer les gués des rivières , chassant devant soi trente ou quarante chevaux , parmi lesquels il faut prendre avec un laqs son relais, lorsque celui qu'on monte est fatigué , se nourrissant de viande presque crue , & passant les nuits dans des cabanes faites de cuirs , où le sommeil est à chaque instant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous passâmes la rivière de Sainte Lucie , rivière fort profonde , très-rapide & beaucoup plus large que n'est la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long , & dont un des bords est de moitié plus haut que l'autre ; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans l'eau , l'un à tribord , l'autre à bas-bord du canot , & le maître du bac tout nud , précaution fort sage assurément , mais peu propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager , soutient de son mieux au dessus de la rivière la tête des deux chevaux , dont la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre côté , s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Monte-video peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées , l'une de bois & de rafraichissemens , l'autre de biscuit & de farine , que nous embarquâmes en remplacement de notre consommation depuis Brest. Les frégates Espagnoles étant également prêtes , nous nous disposâmes à sortir de la rivière de la Plata.



CHAPITRE II.

Détails sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata.

Rio de la Plata, ou la riviere d'argent, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du lac des Xaragès vers les seize degrés trente minutes sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec le *Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au sud jusque par le trente-quatrieme degré; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend son cours à l'est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, se sont trompés, & les autres écrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fautive. Le marquis de Valdelirias, & don George de Menezès, ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux puissances, plusieurs officiers Espagnols & Portugais parcoururent, de-

puis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xaragès; les Portugais de leur côté, partant de Matagrosso, établissement de leur nation sur la frontière intérieure du Bresil par douze degrés de latitude sud, s'embarquerent sur une rivière nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des Jésuites marquoient se jeter aussi dans le lac des Xaragès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude sud, & sans avoir vu aucun lac. Ils vérifièrent que ce qu'on avoit pris pour un lac, est une vaste étendue de pays très-bas, lequel en certain tems de l'année est couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend sa source entre le cinquième & le sixième degré de latitude australe, à peu près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où sort *la Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naissent tous deux dans le Bresil; l'Uraguai dans la capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'est-nord-est de Rio Janéiro, d'où il prend son cours vers l'ouest, & ensuite tourne au sud.

On trouvera dans l'abbé Prevost l'histoire de la découverte de Rio de la Plata, des obsta-

cles que les Espagnols y ont rencontrés , & des premiers établissemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515 , & lui donner son nom qu'elle garde jusqu'en 1526 ; que Sébastien Cabot lui donne celui de la Plata , ou de *riviere d'argent* , en reconnoissance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Esprit* sur le *Rio Tercero* , trente lieues au dessus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai ; mais cet établissement est détruit presque aussi-tôt que formé. Don Pedre de Mendoze , grand échanfon de l'empereur , est ensuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette sous de mauvais auspices les premiers fondemens de *Buénos-Aires* à la rive droite du fleuve , quelques lieues au dessous de son confluent avec l'Uraguai , & son expédition n'est qu'une suite de malheurs qui ne se terminent pas même à sa mort. Les habitans de Buénos-Aires , combattus sans cesse par les Indiens & par la famine , sont forcés de l'abandonner , & se retirent à l'*Assomption*. Cette ville , aujourd'hui capitale du Paraguai , bâtie par des Espagnols de la suite de Mendoze , sur la rive occidentale du fleuve , & à trois cents lieues de son embouchure , s'étoit accrue en peu de tems. Enfin Don Pedre Ortiz de Zarate , gouverneur du Paraguai , rebâtit Buénos-Aires en 1580 , au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit autrefois placée : il y fixe sa demeure , elle devient l'entrepôt des

vaisseaux d'Europe , & successivement la capitale de toutes ces provinces , le siege d'un évêque , & la résidence du gouverneur général.

Buenos-Aires est située par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude australe ; sa longitude de soixante-un degrés cinq minutes à l'ouest de Paris , a été déterminée par les observations astronomiques du P. Feuillée. Cette ville , régulièrement bien bâtie , est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devrait l'être , vu le nombre de ses habitans , qui ne passe pas vingt mille blancs , negres & métifs. La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens , les édifices publics , & cinq ou six maisons particulieres , toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le raiz-de-chauffée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours , & presque toutes des jardins. La citadelle , qui renferme le gouvernement , est située sur le bord de la riviere , & forme un des côtés de la place principale ; celui qui lui est opposé , est occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires , pas même un molé pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goëlettes

qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville, qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent caréner ou prendre un chargement à Buenos-Aires, se rendent à *la Encenada de Baragan*, espece de port situé à neuf ou dix lieues dans l'est-sud-est de cette ville.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de saints, qu'on célèbre par des processions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de spectacle. Les moines nomment les premières dames de la ville, *Major-domes* de leurs fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'église, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'ordre. C'est pour un étranger un spectacle assez singulier de voir dans les églises de saint François ou de saint Dominique, des dames de tout âge, assister aux offices avec l'habit de ces saints instituteurs.

Les Jésuites offroient à la piété des femmes un moyen de sanctification plus austere que les précédens. Ils avoient attaché à leur couvent une maison nommée *la Casa de los ejercicios de las mugeres*, c'est-à-dire la maison des exercices des femmes. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze

jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétrait dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de saint Ignace; les domestiques même du sexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu saint, étoient la méditation, la prière, les catéchismes, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir les disciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Magdeleines.

Au reste, tous les hommes ici sont frères, & de la même couleur aux yeux de la religion. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de nègres. Ils ont leurs chapelles, leurs messes, leurs fêtes, & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par nègre agrégé. Les nègres reconnoissent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'écriture, *nigra sum, sed formosa filia Jerusalem*. Le jour de leur fête, ils élisent deux rois, dont l'un représente le roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque roi se choisit une reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la suite des rois une procession, laquelle marche avec croix, bannières & instrumens. On chante,

on danse , on figure des combats d'un parti à l'autre , & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin jusqu'au soir , & le spectacle en est assez agréable.

Les dehors de Buénos-Aires sont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne qu'ils nomment *Quintas* , & leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie. J'en excepte le vin , qu'ils font venir d'Espagne , ou qu'ils tirent de Mendoza , vignoble situé à deux cents lieues de Buénos - Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin ; si l'on s'éloigne seulement à trois lieues de la ville , l'on ne trouve plus que des campagnes immenses , abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs , qui en font les seuls habitans. A peine , en parcourant cette vaste contrée , y rencontre-t-on quelques chaumières éparées , bâties moins pour rendre le pays habitable , que pour constater aux divers particuliers la propriété du terrain , ou plutôt celle des bestiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traversent , n'ont aucune retraite , & sont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les transportent , & qui sont les seules voitures dont on se ferre ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval , ce qu'on appelle aller à la légère , sont le plus souvent exposés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Première Partie.

D

Tout le pays est uni, sans montagnes & sans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé sous un climat de la plus heureuse température, il seroit un des plus abondans de l'univers en toutes sortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y sème, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, presque tout est inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou si le hasard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce sont des negres esclaves. Au reste, les chevaux & les bestiaux sont en si grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes, sont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorsqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent manger, & abandonnent le reste, qui devient la proie des chiens sauvages & des tigres: ce sont les seuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini. Ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boisés, & il n'y a que les bords des petites rivières qui le soient.

On connoît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du lacs ; & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres : il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une espèce de chat-tigre , dont le poil assez long est gris-blanc. L'animal est très-bas sur jambes , & peut avoir cinq pieds de longueur : il est dangereux , mais fort rare.

Le bois est très-cher à Buénos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois , à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la charpente des maisons , la construction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la rivière , vient du Paraguai en radeaux. Il seroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires. De *Montegrande* , où sont les plus beaux , on les transporterait en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguai ; & depuis le *Sa'to Chico* de l'Uraguai , des bâtimens faits exprès pour cet usage , les ameneroient à tel endroit de la rivière où l'on auroit établi des chantiers.

Les Indiens , qui habitent cette partie de l'Amérique au nord & au sud de la rivière de la Plata , sont de la race de ceux que les Espagnols nomment *Indios bravos*. Ils sont d'une taille médiocre , fort laids , & presque tous galeux. Leur couleur est très-basaneé , & la

graisse dont ils se frottent continuellement , les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peau de chevreuil , qui leur descend jusqu'aux talons , & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé , sont très-bien passées ; ils mettent le poil en dedans , & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front ; il est découpé en forme de couronne , & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche ; ils se servent aussi du lacs & de boules (1). Ces Indiens passent leur vie à cheval , & n'ont pas de demeures fixes , du moins auprès des établissemens Espagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne cessent d'en boire que quand l'ivresse les laisse absolument sans mouvement. Pour se procurer des liqueurs fortes , ils vendent armes , pelleteries , chevaux ; & quand ils ont épuisé leurs moyens , ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations , & s'éloignent. Quelquefois ils se rassemblent en troupes de deux

(1) Ces boules sont deux pierres rondes , de la grosseur d'un boulet de deux livres , enchâssées l'une & l'autre dans une bande de cuir , & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné , long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval de cette arme comme d'une fronde , & en atteignent jusqu'à trois cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

ou trois cents pour venir enlever des bestiaux sur les terres des Espagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, massacrent & emmènent en esclavage. C'est un mal sans remède ; comment dompter une nation errante, dans un pays immense & inculte, où il seroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens sont courageux, aguerris, & le tems n'est plus où un Espagnol faisoit fuir mille Américains.

Il s'est formé depuis quelques années dans le nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuse aux Espagnols, s'ils ne prennent des mesures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la justice, s'étoient retirés dans le nord des Maldonades ; des déserteurs se sont joints à eux : insensiblement le nombre s'est accru ; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des bestiaux dans les possessions Espagnoles, pour les conduire sur les frontieres du Bresil, où ils les échangent avec les Paulistes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On assure qu'ils sont aujourd'hui plus de six cents. Ils ont abandonné leur

(1) Les Paulistes sont une autre race de brigands fortis du Bresil, & qui se sont formés en république vers la fin du seizieme siecle.

premiere habitation , & se font retirés plus loin de beaucoup dans le nord-ouest.

Le gouverneur général de la province de la Plata réside , comme nous l'avons dit , à Buénos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer , il est censé dépendre du Viceroi du Pérou ; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle , & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi ; argent qui ne viendra plus en pieces cornues , depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi une maison des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai , dont les principaux établissemens sont *Santa - Fé* , *Corrientes* , *Salta* , *Tujus* , *Cordoue* , *Mendoze* & *l'Assomption* , dépendent , ainsi que les fameuses missions des Jésuites , du gouverneur général de la Plata. Cette vaste province comprend en un mot toutes les possessions Espagnoles à l'est des Cordillieres , depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de Magellan. Il est vrai qu'au sud de Buénos-Aires il n'y a plus aucun établissement ; la seule nécessité de se pourvoir de sel , fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buénos-Aires un convoi de deux cents charrettes , escorté par trois cents hommes ; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voisins de la mer , où le sel se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'en-

voyoient chercher par des goëlettes dans la baie St. Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des missions du Paraguai; ce sera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le commerce même de Buénos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans: il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buénos-Aires dans le Pérou & le Chili; de forte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance, contre laquelle réclament ceux de Buénos-Aires. Le procès est pendant à Madrid, où je ne fais quand ni comment on le jugera. Cependant Buénos-Aires est riche; j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un million de

piastres ; & si tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la dernière guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais possèdent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buénos-Aires ; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence ; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Bresil. Enfin ce poste est ici à l'Espagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au dessus de son embouchure, & bâtie sur une presqu'isle qui défend des vents d'est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnoissance, & a donné le nom à la ville ; les autres terres qui l'entourent, sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle. Plusieurs batteries protègent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie sur une isle fort petite,

appelée *l'Isle aux François*. Le mouillage de Montevideo est sûr, quoiqu'on y effuie quelquefois des *pamperos*, qui font des tourmentes de vent de sud-ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point réglée; selon le vent qu'il fait, l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'est de cette baie; la mer y brise, & les gens du pays l'appellent *la Pointe dee charrettes*.

Montevideo a un gouverneur particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du gouverneur général de la province. Les environs de cette ville sont presque incultes, & ne fournissent ni froment ni maïs: il faut faire venir de Buénos-Aires la farine, le biscuit & les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce pays; ce

qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages ; on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la première réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet, comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oïveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaîlé sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer, les douleurs d'une vieillesse indigente ?



C H A P I T R E III.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux isles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces isles.

LE 28 février 1767, nous appareillames de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convinmes, Don Ruis & moi, qu'en rivière il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cap de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines.

L'après-midi il fallut mouiller , la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'isle de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions , les courans assez forts dans cette riviere favorifant les bordées ; mais voyant le jour presque écoulé , fans que le commandant Espagnol fit aucun signal , j'envoyai un officier pour lui dire que , venant de reconnoître l'isle de Flores dans un éclairci , je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois , & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain , vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere , qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'officier alors le prévint de ma part , que je mettrois à la voile dès la pointe du jour , & que je l'attendrois en louvoyant , ou mouillé plus au nord , à moins que les marées ou la force du vent ne me féparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille , & nous la perdimes de vue le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après , sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse , le pamperos souffla avec furie , & nous fit chasser : une seconde ancre que nous mouillames nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols , mâts de hune & basses vergues amenés , lesquels avoient

beaucoup plus chassé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-groffe, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pumes appareiller sous les quatre voiles majeures; à midi nous avons perdu de vue les Espagnols demeurés à l'ancre, & le 3 mars au soir, nous étions hors de la riviere.

Nous eumes pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du nord-est au sud-ouest, presque toujours gros tems & mauvaise mer: nous fumes contraints de passer en cap le 15 & le 16, ayant effuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi que nous commençames à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'est des isles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'ouest; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les fondes de la côte des Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'est. En effet, le 21, à quatre heures après midi, nous eumes connoissance des Sébaldes qui nous restoient au nord-est quart d'est à huit ou dix lieues de distance, & bientôt après nous vimes la terre des Malouines. Je me ferois au reste épargné l'embarras où je

me trouvai , si de bonne heure j'eusse tenu le vent , pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les isles en latitude.

Le 23 au soir , nous entrames & mouillames dans la grande baie , où mouillèrent aussi le 24 les deux frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup souffert dans leur traversée ; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere , & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ses bouteilles , enfoncé les fenêtres de sa grand'chambre , & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Montevideo , pour la colonie , avoient péri par le mauvais tems. Le 25 , les trois bâtimens entrèrent dans le port , & s'y amarèrent.

Le 1^{er} avril , je livrai notre établissement aux Espagnols , qui en prirent possession , en arborant l'étendard d'Espagne , que la terre & les vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du soleil. J'avois lu aux François habitans de cette colonie naissante , une lettre du roi , par laquelle sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du roi catholique. Quelques familles profiterent de cette permission : le reste , avec l'état-major , fut embarqué sur les frégates Espagnoles , lesquelles appareillèrent pour Montevideo le 27 au matin (1).

(1) Lorsque j'ai livré l'établissement aux Espagnols , tous les frais , généralement quelconques , qu'il avoit

On me pardonnera quelques remarques historiques sur ces isles.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célèbre Améric Vespuce , qui , dans son troisieme voyage pour la découverte de l'Amérique , en parcourut la côte du nord en 1502. Il ignoroit à la vérité si elle appartenoit à une isle , ou si elle faisoit partie du continent ; mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivie , de la latitude à laquelle il étoit arrivé , de la description même qu'il donne de cette côte , que c'étoit celle des Malouines. J'assurerais , avec non moins de fondement , que Beauchefne Gouin , revenant de la mer du sud en 1700 , a mouillé dans la partie orientale des Malouines , croyant être aux Sébaldes.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'isle entraînés jusqu'au premier avril 1767 , montoient à six cents trois mille livres , en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des sommes dépensées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de sa Majesté catholique sur les isles Malouines , le roi d'Espagne , par un principe de droit public , connu de tout le monde , ne devoit aucun remboursement de ces frais. Cependant , comme il prenoit les vaisseaux , bateaux , marchandises , armes , provisions de guerre & de bouche qui composoient notre établissement , ce monarque juste autant que généreux , a voulu que nous fussions remboursés de nos avances , & la somme susdite nous a été remise par ses trésoriers , partie à Paris , le reste à Buénos-Aires.

à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord , que les isles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'isle Beauchefne , & ayant une étendue considérable, il dut nécessairement rencontrer la côte des Malouines , qu'il est même impossible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'est des Sébaldes. D'ailleurs Beauchefne vit une seule isle d'une immense étendue , & ce ne fut qu'après en être forti , qu'il s'en présenta à lui deux autres petites ; il parcourut un terrain humide , couvert d'étangs & de lacs d'eau douce , couvert d'oies , de farcelles , de canards & de bécassines ; il n'y vit point de bois : tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire sont quatre petites isles pierreuses , où Guillaume Dampierre en 1683 , chercha vainement à faire de l'eau , & où il ne put trouver un bon mouillage.

Quoi qu'il en soit , les isles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins , qui en avoit approché la côte septentrionale , à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins* , & qui l'a assez bien décrite , affuroit qu'elle étoit peuplée , & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siècle , le *Saint-Louis* , navire de Saint-Malo , mouilla à la côte du sud-est dans une

mauvaise baie, à l'abri de quelques petites isles qu'on appella *isle d'Anican*, du nom de l'armateur; mais il n'y séjourna que pour faire de l'eau, & continua sa route sans s'embarasser de les reconnoître.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du sud, & d'échelle pour la découverte des terres australes, avoit frappé les navigateurs de toutes les nations. Au commencement de l'année 1763, la cour de France résolut de former un établissement dans ces is'es. Je proposai au ministère de le commencer à mes frais, & secondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon cousin germain, & l'autre mon oncle, je fis sur le champ construire & armer à Saint-Malo, par les soins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon second, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai plusieurs familles Acadiennes, espece d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit être chère à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi sur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'isle Sainte-Catherine sur la côte du Bresil, l'autre à Montevideo, où nous primes beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes, nous
attérimes

attérimes sur les isles Sébaldes, le 31 janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du nord-ouest & les Sébaldes ; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des isles, j'entrai le 3 février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établissement.

La même illusion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces isles étoient couvertes de bois, agit aussi sur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec surprise en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre chose que des touffes de joncs fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en se desséchant, reçoit la couleur d'herbe morte jusqu'à une toise environ de hauteur ; & de-là fort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied ; de sorte que dans l'éloignement les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites isles ; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entièrement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

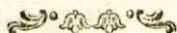
Les diverses courses que j'ordonnai aussi-tôt, & que j'entrepris moi-même dans l'isle, ne nous procurèrent la découverte d'aucune espèce de bois, ni d'aucune trace que cette terre

eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivières d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs fortes de gibier de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'isle, s'approcher de nous sans crainte, & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractère de férocité qui fasse reconnoître en lui, par le seul instinct, aux animaux foibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Le 17 mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, à construire un magasin & un petit fort, au milieu duquel

fut élevé un obélisque. L'effigie du roi dé-
 roit une de ses faces, & l'on enterra sous ses
 fondemens quelques monnoies avec une mé-
 daille, où d'un côté étoit gravée la date de
 l'entreprise; sur l'autre on voyoit la figure du
 roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat
 ultima Thule.*

Telle étoit l'inscription gravée sur cette mé-
 daille :



ETABLISSEMENT

DES ISLES MALOUINES,

SITUE'ES AU 51 DEG. 30 MIN.

DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50 MIN.

DE LONG. OCCID. ME'RID. DE PARIS ,

PAR LA FRE'GATE L'AIGLE, CAPITAINE

P. DUCLOS GUIOT, CAPITAINE DE BRULOT,

ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAP. F. CHENARD

DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRE'GATE, ARME'ES

PAR LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL

D'INFANTERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF

DE L'EXPE'DITION, G. DE NERVILLE, CAPITAINE

D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOULIN, ADMINIS-

TRAREUR GE'NE'RAL DES POSTES DE FRANCE :

CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN OBE'LIS-

QUE DE CORE' D'UN ME'DAILLON DE SA

MAJESTE' LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.

L'HUILIER, ING. GE'OGR. DES CAMPS

ET ARME'ES, SERVANT DANS L'EXPE-

DITION; SOUS LE MINISTERE D'E'

TAT DE CHOISEUL, DUC DE

STAINVILLE. EN

FE'VRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : CONAMUR TENUES
 GRANDIA.

Cependant, pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 avril 1764, je pris solennellement possession des isles au nom du roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis sains & contents. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des palissades, de jeunes plants d'arbres; & j'ouvris une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontrai les vaisseaux du Commodore Byron, qui, après être venu reconnoître les isles Malouines pour la première fois, traversoit le détroit pour entrer dans la mer du sud. A mon départ des Malouines, le 27 avril suivant, la colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'état-major.

En 1765, nous renvoyames *l'Aigle* aux isles Malouines, & le roi y joignit *l'Etoile*, une de ses flûtes. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allèrent ensemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établissement

commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierre ; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazon. Il y avoit trois magasins , tant pour les effets publics , que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens , & à constuire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage , avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture , sans désespérer du succès , la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisées ; la multiplication des bestiaux étoit certaine , & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Cependant , comme nous venons de le dire , le Commodore Byron étoit venu au mois de janvier 1755 reconnoître les isles Malouines. Il y avoit abordé à l'ouest de notre établissement , dans un port nommé déjà par nous *port de la Croisade* , & il avoit pris possession de ces isles pour la couronne d'Angleterre , sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766 , que les Anglois envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade , qu'ils avoient nommé *port d'Egmont* ; & le capitaine Macbride , commandant la frégate *le Jason* , vint à notre

établissement au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au roi de la grande Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à la lui refuser, fit une visite au commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des isles Malouines, lorsque nous les remimes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que nous donnoit incontestablement la première habitation. Les détails sur les productions de cette isle, & les animaux qu'on y trouve, sont la matière du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux isles Malouines, & que l'histoire naturelle en est à certains égards assez importante (1).

(1) L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Pernetty sur les isles Malouines parût. Sans cela, nous nous serions dispensés des détails suivans.





C H A P I T R E I V.

Détails sur l'histoire naturelle des isles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'histoire naturelle; & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

La première fois que nous mîmes pied à terre sur ces isles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pouvoit nous retenir sur cette terre ingrate en apparence. Un horizon terminé par des montagnes pelées; des terrains entrecoupés par la mer, & dont elle sembloit se disputer l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers colons; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins; par-tout une triste uniformité; que d'objets décourageans & qui paroissoient annoncer que la nature se refuseroit aux efforts de l'espece

humaine dans des lieux si sauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de contestation pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût ; une matière combustible pour suppléer au défaut du bois ; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs ; un climat salubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces contrées enchanteresses où l'abondance même devient un poison, & la chaleur une obligation de ne rien faire ; telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacèrent bientôt les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifient la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation *du port Egmont*, n'ont pas balancé à dire " que le pays adjacent offre tout ce qui
 „ est nécessaire pour un bon établissement. Leur
 „ goût pour l'histoire naturelle les engagera
 „ sans doute à faire & à publier des recherches
 „ qui rectifieront celles-ci. „

Les isles Malouines se trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, soixante-un & demi & soixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris; elles sont éloignées de la côte de l'Amérique ou des Patagons, & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues.

La carte que nous avons donnée de ces isles n'a pas sans doute la précision géographique; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet aperçu peut cependant indiquer à peu près l'étendue de ces isles de l'est à l'ouest & du nord au sud, le gissement des côtes parcourues par nos vaisseaux, la position & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les ports que nous avons reconnus, réunissent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des isles heureusement situées pour opposer des obstacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aisés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruisseaux se rendent à la côte, de manière que la provision d'eau douce peut se faire avec la plus grande expédition.

Les marées assujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne se font jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été possible de calculer. On a seulement remarqué qu'elles avoient trois vicissitudes déterminées

avant l'instant de leur plein ; les marins appelloient ces viciffitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiffe trois fois comme par fecouffes , fur-tout dans les tems des folftices , des équinoxes & des pleines lunes.

Les vents font généralement variables , mais régnañt beaucoup plus de la partie du nord au fud par l'oueft , que de la partie oppofée. En hiver , lorsqu'ils foufflent du nord à l'oueft , ils font brumeux & pluvieux ; de l'oueft au fud , chargés de frimas , de neige & de grêle ; du fud au nord par l'eft , moins chargés de brumes , mais violens , quoiqu'ils ne le foient pas autant que ceux qui regnent en été & fe fixent du fud-oueft au nord-oueft par l'oueft. Ces derniers , qui nettoient l'horifon & fechent le terrein , ne commencent à fouffler que lorsque le foleil fe montre à l'horifon , ils fuivent dans leur accroiffement l'élévation de l'afre , font au point de leur plus grande force , lorsqu'il paffe au méridien , & déclinent avec lui quand il va fe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du foleil leur impofe , ils font encore affervis au montant des marées , qui augmente leur force , & quelquefois change leur direction. Prefque toutes les nuits de l'année , celles d'été fur-tout , font calmes & étoilées ; les neiges que les vents du fud-oueft amènent en hiver ne font pas confidérables.

elles restent environ deux mois sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus sur la surface des terrains. Les ruisseaux ne gèlent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & se convertissent en rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvons en général, ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les tempéramens sont comme impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains; & c'est ce qu'on a éprouvé pendant un séjour de trois années.

Le peu de matière minérale trouvée aux isles Malouines, répond de la salubrité des eaux; elles sont par-tout commodément placées; aucune plante d'un caractère dangereux n'infecte les lieux où elles coulent; c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laisse à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légèreté.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut pour souffrir la charrue; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il étoit indispensable, avant que de cultiver, d'enlever

cette couche, & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On fait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employames. Au dessous de la première couche, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le plus souvent en a beaucoup plus; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoise & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays est dépourvu de cette nature de pierre; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes, à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produisant des étincelles & même une lumière phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste, il ne manque point de pierres à bâtir; la plupart des côtes en sont formées. On y distingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainsi que d'autres couches plus ou moins inclinées, qui sont celles des ardoises & d'une espèce de pierre contenant des particules de talc. On y voit aussi des pierres qui se divisent par feuillets, sur lesquels on remarquoit des empreintes de coquilles fossiles d'une espèce inconnue dans ces mers; on en faisoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jau-

nâtre, & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrain. On ne pouvoit faire une lieue, de quelque point que l'on partit, sans en appercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acqueroit un degré suffisant de dessication. C'étoit celle dont on se seroit; son odeur n'étoit point mal-faisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus, on pouvoit allumer une lumière aussi aisément qu'avec de la braise; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses piéces,

Tous les bords de la mer & des isles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeurs*; c'est plutôt une forte de gramen. Elle est du plus beau

verd , & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins ; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit , & leur paille seche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrimes nos maisons ; le pied en est sucré , nourrissant , & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyeres , les arbuſtes & le gommier font après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues , plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuſtes furent d'une grande ressource pour le chauffage , on les réserva ensuite pour les fours , ainsi que la bruyere ; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Le gommier , plante nouvelle & inconnue en Europe , mérite une description plus étendue. Elle est d'un verd de pomme , & n'a en rien la figure d'une plante ; on la prendoit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur ; elle ne laisse voir ni pied , ni branches , ni feuilles. Sa surface , de forme convexe , présente un tissu si serré , qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus ; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit aussi su-

rement qu'une pierre, fans en être foulée ; sa largeur s'étend d'une maniere disproportionnée à sa forme ; il y en a qui ont plus de six pieds de diametre, fans en être plus hautes. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere ; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux fans aucune régularité, C'est en plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appelée *gomme* ; mais comme elle ne peut se dissoudre que dans les spiritueux, elle fut décidée résine. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupames exactement sur le terrain, & la renversames. Nous vimes en la brisant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles, enchâssées les unes sur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd ; en les brisant, il en sort un suc abondant & laiteux ; plus visqueux que celui des tithymales ; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance ; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Elle paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont in-

différentes. Ce ne fut que la troisième année qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singulière & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs matelots s'étant servis de sa résine avec succès pour se guérir de légères blessures. Une chose digne de remarque, c'est que cette plante ainsi retournée, perd sa résine à l'air seul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? En cet état, elle étoit d'une légéreté surprenante, & brûloit comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire, on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbrisseau, & quelquefois rampe sous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaisie, & nous lui trouvâmes un goût de sapinette; ce qui nous donna l'idée d'essayer d'en faire de la biere. Nous avions apporté une certaine quantité de mélasse & de grains; les procédés que nous employâmes réussirent au-delà de nos souhaits, & l'habitant une fois instruit, ne manquoit jamais de cette boisson que la plante rendoit anti-scorbutique; on l'employa très-spécifiquement dans des bains que l'on faisoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille est petite & dentelée,

télée, d'un verd clair. Lorsqu'on la brise entre les doigts, elle se réduit en une espee de farine un peu glutineuse, & d'une odeur aromatique.

Une espee de céleri ou persil sauvage, très-abondante, une quantité d'oseille, de creffon de terre & de cétérac à feuilles ondées, fournissoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit desirer contre le scorbut.

Deux petits fruits, dont l'un inconnu, ressemble assez à une mûre, l'autre, de la grosseur d'un pois, & nommé *lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale, étoient les seuls que l'automne nous fournit. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans, qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommames mûre est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches, & se reproduit comme les fraisières. Le lucet est aussi rampant, il porte ses fruits le long de ses branches garnies de petites feuilles parfaitement lisses, rondes, & de couleur de myrte ; ces fruits sont blancs & colorés de rouge du côté exposé au soleil, ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainsi que les feuilles, dont l'infusion prise avec du lait a paru très-agréable. Cette plante se cache sous les herbes, & se plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuse aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes, qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche, & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvâmes aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'isle habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'est à l'ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme, & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au dessous de leur sommet une grande espèce de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver si elles se-

roient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines , elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goémon dans le port , sur-tout près des côtes , dont les canots avoient de la peine à approcher ; il ne rend d'autre service que de rompre la lame lorsque la mer est grosse. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportent plusieurs especes de corallines très-variées & des plus belles couleurs ; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux , ainsi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes , elles sont ramifiées en tant de manieres , qu'on a peine à croire qu'elles soient l'ouvrage d'insectes marins. D'ailleurs leur tissu est si ferré & leurs fibres si délicates , qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets plusieurs coquilles nouvelles. La plus précieuse est la poulette ou poulte. On reconnoît trois especes de ces bivalves , parmi lesquelles celle qui est striée , n'avoit jamais été vue , à ce qu'on dit , que dans l'état de fossiles ; ce qui peut servir de preuve à cette assertion , que les coquilles fossiles trouvées à des niveaux beaucoup au-dessus de la mer , ne sont point des jeux de la nature & du hazard , mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les

terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas estimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les comes, les grandes moules unies & striées, & de la plus belle nacre, &c.

On ne voit qu'une seule espece de quadrupede sur ces isles; elle tient du loup & du renard. Les oiseaux sont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins sont les seuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poissons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leur débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouvent, ou que la mer a baissé, ou que les terres se sont élevées.

Le loup-renard, ainsi nommé, parce qu'il se creuse un terrier, & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il fuit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre première descente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est

de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les isles ?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités; sans parler des baleines qui, comme on fait, ne se nourrissant que de frétin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les roches, & les autres planent sans cesse au dessus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui suivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du naturaliste le plus habile. Voici les remarques les plus essentielles, étendues seulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Parmi les oiseaux à pieds palmés, le cygne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par son col d'un noir velouté, qui fait une admirable opposition avec la blancheur du reste de son corps; ses pattes sont couleur de chair. Cette espece de cygne se trouve aussi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre especes d'oies sauvages formoient

une de nos plus grandes richesses. La première ne fait que pâtreur ; on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer des grandes herbes , & son long col pour observer le danger ; sa démarche est légère , ainsi que son vol ; elle n'a point le cri désagréable de son espèce. Le plumage du mâle est blanc , avec des mélanges de noir & de cendré sur le dos & les ailes. La femelle est fauve , & ses ailes sont parées de couleurs changeantes ; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine , nourrissante & de bon goût , devint notre principale nourriture ; il étoit rare qu'on en manquât : indépendamment de celles qui naissent sur l'isle , les vents d'est en automne en amènent des voliers , sans doute de quelque terre inhabitée : car les chasseurs reconnoissoient aisément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres espèces d'oies n'étoient pas si recherchées , elles se nourrissent de poisson & en contractent un goût huileux. Leur forme est moins élégante que celle de la première espèce. Il y en a même une qui ne s'élève qu'avec peine au dessus des eaux ; celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne sortent gueres du blanc , du noir , du fauve & du cendré. Toutes ces espèces , ainsi que les cygnes , ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de farcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats ; on en tua quelques-uns de tout noirs , & d'autres tout blancs. Quant aux farcelles , l'une à bec bleu , est de la taille des canards ; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes font de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux especes de plongeurs de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc ; les plumes du ventre sont si soyeuses , si brillantes & d'un tissu si ferré , que nous les primes pour le grespe dont on fait des manchons précieux : cette espece est rare. L'autre , plus commune , est toute brune , ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure , & qui leur a fait donner le nom de plongeurs à lunettes. Ils sont deux petits , sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet ; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau ; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt

resemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille, sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma bec-scies, on ne fait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi serrées & aussi foyeuses que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette especes; ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer. Ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractère remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisieme. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles, & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défioient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau

de proie à pieds palmés , ayant plus de sept pieds d'envergure , le bec long & fort , caractérisé par deux tuyaux de même matiere que le bec , lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebranta-hueffos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables , de caniat & d'équerrets , presque tous gris & vivant par familles , viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine ; il suffisoit de les tenir un moment suspendus , & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars , une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pengouins ; la premiere , remarquable par sa taille & la beauté de son plumage , ne vit point par familles comme la seconde , qui est la même que celle décrite dans le voyage du lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece , les plumes de son dos d'un bleu plus clair , son ventre d'une blancheur éblouissante , une palatine jonquille qui part

de la tête , & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac ; son col très-long quand il chante, son allure assez légère, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulière. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson : mais on s'aperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas, & qu'il absorboit sa graisse ; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisième espèce habite par familles, comme la seconde, sur de hauts rochers, dont elle partage le terrain avec les becs-scies ; ils y pondent aussi. Les caractères qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils ; on les nomma *pengouins sauteurs* : en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espèce a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois espèces d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins ; la plus petite espèce en a tous les

caracteres. Si c'est un véritable alcyon , on peut être assuré qu'il fait son nid à terre , d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet , & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur ; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme , qu'on nomma d'abord *pigeon blanc* , ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge , on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc à cause de sa conformité avec les deux autres.

Trois especes d'aigles , dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale , & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches , font la guerre aux bécassines & aux petits oiseaux ; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes , sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages sont riches , & présentent toutes sortes de couleurs.

Les bécassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol , & sont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid , qu'elles font sans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes ; elles s'y précipitent du plus

haut des airs ; alors elles font maigres : la saison de les manger excellentes est l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc ; ses autres caracteres distinctifs font d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte guere les rochers qui découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter ; ce qui fut par la suite utile à nos chasseurs, & pernicieux pour lui.

Les aigrettes font assez communes ; nous les primes pour des hérons, & nous ne connumes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce font de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux especes d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troisieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiseau rouge* ; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve, & a le ventre marqué de plumes noires ; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. Nous

n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déjà connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent , comme on l'a dit , dans ces grandes herbes nommées *glaiens*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrain pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le voyage du lord Anson , devoit être , à cause de sa trompe , regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin , d'autant plus qu'il n'a pas de criniere , qu'il est de la plus grande taille , ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur ; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite , sans trompe & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps , qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe ; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet , tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déjà formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'especes de poissons. Nous nomma-

mes celui que nous pêchions le plus communément, *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le gradeau est aussi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La fardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se réfugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces especes, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *brochet transparent*. Il a la tête de ce poisson, le corps sans écailles, & absolument diaphane. On trouve aussi quelques congres sur les rochers; & le marsouin blanc ou taupe se montre dans les baies pendant la belle saison. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Quant aux crustacées, on n'en a distingué

que trois especes fort petites , l'écreviffe rouge , même avant que d'être cuite , c'est plutôt une falicoque ; le crabe à pattes bleues , qui ressemble assez au tourélourou , & une especes de chevrette très-petite . On ne ramassoit que pour les curieux ces trois fortes de crustacées , ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France .

Le pays paroît être absolument privé d'huîtres .

Enfin , pour présenter un objet de comparaison avec une isle cultivée en Europe , on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande , située en la même latitude dans l'hémisphere boréal , que les isles Malouines dans l'autre hémisphere . Savoir , “ que cette
” isle est agréable par la bonté & la sérénité de
” son air , la chaleur & le froid n'y font ja-
” mais excessifs . Le pays bien coupé de lacs
” & de rivières , offre de grandes plaines cou-
” vertes de pâturages excellens , point de bêtes
” venimeuses , les lacs & les rivières poisson-
” neuses , &c. ” Voyez l'histoire universelle .





C H A P I T R E V.

Navigation des isles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile ; hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

C E P E N D A N T j'attendois vainement l'Etoile aux isles Malouines : les mois de mars & d'avril s'étoient écoulés fans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan Pacifique avec ma seule frégate, son peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des isles Malouines le 2 juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, commandant de l'Etoile, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux isles Malouines.

Nous eumes dans cette traversée un tems favorable ; le 20 juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Bresil, & le 21, nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janéiro.

Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des isles dont elle est bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte est élevée, montueuse & couverte de bois ; elle est coupée en mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aspect très-varié. A cinq heures & demie du soir, nous étions en dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un officier Portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le chevalier de Bournand pour en informer le comte d'Acunha, viceroy du Bresil, & traiter du salut. A sept heures & demie nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire.

Le chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au sujet du salut, le comte d'Acunha lui avoit répondu que lorsque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit son chapeau, il ne s'informoit pas auparavant si cette politesse seroit rendue ou non ; que si nous saluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponse n'en étoit pas une, je ne saluai point. J'appris en même tems par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que son

départ de Rochefort , lequel devoit être à la fin de décembre , avoit été retardé jusqu'au commencement de février ; qu'après trois mois de navigation , une voie d'eau & le mauvais état de sa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo , où il avoit reçu , par les frégates Espagnoles , revenant des Malouines , les instructions sur ma marche ; & qu'aussitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro , où il étoit mouillé depuis six jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma mission , quoique *l'Etoile* , en m'apportant pour treize mois de vivres en salaisons & boiffons , eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indispensables me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata , attendu que nous ne trouvâmes à Rio - Janéiro , ni biscuit , ni bled , ni farine.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressoient , l'un François , l'autre Espagnol. Le premier , nommé *l'Etoile du matin* , étoit un bateau du roi , destiné pour l'Inde , auquel sa petitesse ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance , & qui venoit attendre ici le retour de la belle saison de ces parages. L'Espagnol étoit un vaisseau de guerre , *le Diligent* , de soixante & quatorze , commandé par don Francisco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata , avec un chargement de cuirs & de piaftres , une

voie d'eau considérable, fort au dessous de sa flottaison, l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer sa traversée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des secours nécessaires & les difficultés de toute espece que le viceroi lui faisoit essuyer, l'empêchoient d'achever son radoub: aussi don Francisco m'envoya-t-il, le soir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis passer à son bord tous ceux des deux navires.

Le 22, nous allames en corps faire une visite au viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorsqu'il en sortit, je le fis saluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette visite, il nous offrit tous les secours qui étoient en son pouvoir: il m'accorda même la permission que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au roi de Portugal, il me l'offrirait. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avoient assassiné l'aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévère justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du viceroi pour nous continuerent plusieurs jours: il nous annonça

même de petits soupers qu'il se propofoit de nous donner au bord de l'eau, fous des berceaux de jafmins & d'orangers, il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pumes dans une falle affez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métaftafio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands maîtres d'Italie, exécutés par un orchestre que dirigeoit alors un prêtre boffu en habit eccléfiastique.

La faveur dont nous jouiffions étoit un grand fujet d'étonnement pour les Efpagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertiffoient que les procédés de leur gouverneur ne feroient pas long-tems les mêmes. En effet, foit que les fecours que nous donnions aux Efpagnols, & notre liaifon avec eux lui dépluffent, foit qu'il lui fût impoffible de foutenir davantage des manieres oppofées entièrement à fon humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 juin, nous apprimes que les Portugais avoient furpris & attaqué les Efpagnols à *Rio-Grande*, qu'ils les avoient chaffés d'un poste qu'ils occupoient fur la rive gauche de de cette riviere, & qu'un vaiffeau Efpagnol, en relâche à l'isle Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence le *Saint-Sebaftien*, de foixante-quatre canons, construit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, la *nuestra Señora da gracia*.

Celle-ci étoit destinée , disoit-on , à escorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hostilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le viceroy ne voulût arrêter le *Diligent* , lequel étoit en carène sur l'isle de *las Cabras* , & nous accélérâmes son armement le plus qu'il nous fut possible. Effectivement il fut en état le dernier jour de juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison ; mais lorsqu'il voulut , le 6 juillet , embarquer ses canons qu'il avoit , pendant son radoub , déposés sur l'isle aux Coulevres , le viceroy défendit de les lui livrer , & déclara qu'il arrêtoit le vaisseau , jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa cour au sujet des hostilités commises à Rio-grande. Don Medina fit à ce sujet toutes les démarches convenables , ce fut en vain ; le comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le commandant Espagnol lui envoya par un officier de son bord.

Nous partageâmes la disgrâce de nos alliés. Lorsque , d'après la parole réitérée du viceroy , j'eus conclu le marché pour l'achat d'un fenault , son excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laisser prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient nécessaires , & pour lesquels nous avions arrêté un marché : il me refusa ensuite la permission de me loger avec mon état-major , pendant le tems qu'on feroit

à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville, que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du senault & des bois, quelques représentations. Il ne m'en donna pas le tems; & aux premiers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux officiers qui m'accompagnoient, il appella la garde; mais sa garde plus sage que lui, ne vint pas, & nous nous retirâmes sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fumes-nous fortis, qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles, & l'ordre fut donné d'arreter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au capitaine du vaisseau François, de quatre canons, d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du viceroi. Deux officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous; l'un fut mis au cachot dans la citadelle; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions

dont je ne pouvois me passer , & d'embarquer des rafraîchissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes , & le commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération , & qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer , & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12 , tout étant prêt , j'envoyai un officier prévenir le viceroi , que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conseillai aussi à M. d'Etcheveri , commandant l'Etoile du matin , de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le moins qu'il pourroit , & d'employer plutôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance , à bien reconnoître les isles de Trifan d'Acunha , où il trouveroit de l'eau , du bois , du poisson en abondance , & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces isles. J'ai su depuis qu'il avoit suivi ce conseil.

Nous avons joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des poètes , & ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causoient les mauvais procédés de leur viceroi à notre égard. Aussi regrettions-nous de ne pouvoir rester plus long-tems avec eux. Tant d'autres voyageurs ont décrit le Bresil & sa capitale , que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janéiro , conquis une fois

par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville est le débouché, & sur les revenus que le roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, savant naturaliste, embarqué sur l'Etoile pour suivre l'expédition, m'a assuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eut jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la botanique.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appelées *générales*, sont les plus voisines de la ville, dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au roi tout les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762, elles en rapportèrent cent dix-neuf. Sous la capitainie des mines générales on comprend celle de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette dernière, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Brésil. Ils se trouvent dans le fond d'une rivière qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne sont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, lesquels sont obligés de donner un compte exact des diamans trou-

vés , & de les remettre entre les mains de l'intendant préposé par le roi à cet effet. Cet intendant les dépose aussi-tôt dans une cassette cerclée de fer & fermée avec trois ferrures. Il a une des clefs , le viceroi une autre , & le provador de l'Hazienda Réale , la troisieme. Cette cassette est renfermée dans une seconde , où sont posés les cachets des trois personnes mentionnées ci-dessus , & qui contient les trois clefs de la premiere. Le viceroi n'a pas le pouvoir de visiter ce qu'elle renferme. Il consigne seulement le tout à un troisieme coffre-fort , qu'il envoie à Lisbonne , après avoir apposé son cachet sur la ferrure. L'ouverture s'en fait en la présence du roi , qui choisit les diamans qu'il veut , & en paie le prix aux entrepreneurs sur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs paient à sa majesté très-fidelle la valeur d'une piastre , monnoie d'Espagne , par jour de chaque esclave employé à la recherche des diamans ; le nombre de ces esclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes , celle des diamans est la plus sévèrement punie. Si le contrebandier est pauvre , il lui en coûte la vie ; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi , outre la confiscation des diamans , il est condamné à payer deux fois la valeur , à un an de prison , & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité , il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans ,

même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sauroit être transporté à Rio-Janéiro, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poste sont un capitaine, un lieutenant & cinquante hommes : c'est là qu'on paie le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au roi, & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la dernière rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la mon-

noie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en especes monnoyées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piaftres d'Espagne. Sur chacun de ces demi-doublons, le roi gagne un piaftre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro est un des plus beaux qui existent ; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-florissant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche, & de quelques toiles grossières fabriquées dans cette ville ou aux environs. Aussi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles paient au roi dix pour cent. Observez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du St. Sacrement avec Buénos-Aires étant sévèrement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles passoient en contrebande par Buénos-Aires au Chili & au Pérou, & ce

commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaftres. En un mot, les mines du Bresil ne produisent point d'argent ; tout celui que les Portugais possèdent provient de cette contrebande. La traite des negres leur étoit encore un objet immense. On ne fauroit évaluer à combien monte la perte que leur occasionne la suppression presqu'entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit seule au moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Bresil à la Plata.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui se paie à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, imposé sous le titre de don gratuit depuis le désastre arrivé à Lisbonne en 1755. Il se paie immédiatement à la sortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de six mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo & Parnagua* rendent au roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la capitainie de Matagrosso. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

Toute la dépense que le roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le paiement des

troupes & des officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des batimens publics, la carene des vaisseaux, monte environ à six cents mille piaftres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des vaisseaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

RECAPITULATION & montant des divers objets du revenu royal, année commune.

Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quintes réduits, valent en monnoie	piastres.
d'Espagne,	1, 125000
Le droit de diamans,	240000
Le droit de monnoie,	400000
Dix pour cent de la douane,	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit,	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines,	225000
Droits sur les noirs,	110000
Droit sur l'huile de poisson, le sel, le savon, & le dixieme sur les denrées du pays,	130000
TOTAL,	<u>2, 667000</u>

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.



C H A P I T R E VI.

Départ de Rio-Janéiro; second voyage à Montevideo; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

LE 14 juillet nous appareillames de Rio-Janéiro, & fumes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous fortimes le 15, & deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquets, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais, & la mer très grosse; la nuit du 19 au 20, nous perdimes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25, il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage de méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revimes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'é-

clipse. Les nuages qui passerent ensuite successivement sur le soleil, ne nous le laisserent appercevoir que pendant des intervalles très-courts; de sorte que nous ne pumes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le soleil se couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous estimâmes que celui de l'immersion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26, nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes connoissance des Castilles. Cette partie de la côte est d'une hauteur médiocre, & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie, qui est vraisemblablement le mouillage où les Espagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29, nous entrâmes dans la riviere de la Plata, & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée-là & la suivante. Nous passâmes en calme presque toute la nuit du 30 au 31, fondant sans cesse. Les courans paroissoient nous entraîner dans le nord-ouest, où nous restoit à peu-près l'isle Lobos. A une heure & demie après minuit, la sonde ayant donné trente-trois brasses, je jugeai être très-près de cette isle, & je fis le signal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie, & vîmes l'isle de Lobos dans le nord-est, environ à deux lieues & demie. Le vent de sud & de sud-est,

foible d'abord, renforça dans la matinée, & nous mouillames le 31 après midi dans la baie de Montevideo. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte, qui, au fortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation, en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

A peine fumes-nous mouillés, qu'un officier venu à bord de la part du gouverneur de Montevideo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites, & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante peres de la compagnie destinés aux missions, que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maisons, sans trouble ni résistance, & qu'au contraire ces religieux supportoient leur disgrâce avec sagesse & résignation. J'entrerais bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le gouverneur général don Francisco Bukarely.

Comme nous devons rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe, nous primes des logemens à Montevideo, où nous établimes aussi nos ouvriers &

un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buénos-Aires le 11 août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient nécessaires, & dont fut chargé le munitionnaire-général du roi d'Espagne, aux mêmes prix que portoit son traité vis-à-vis sa majesté catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bukarely sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déjà envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le viceroi du Brésil, & à ne point user de représailles. Il lui eut été facile de s'emparer en peu de jours de la colonie du S. Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout, & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorsque nous sortimes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du gouverneur-général les plus grandes facilités pour la prompté expédition de nos besoins. A la fin d'août deux goëlettes, chargées pour nous de biscuit & de farine, avoient fait voile pour Montevideo, où je m'étois aussi rendu pour y célébrer la S. Louis. J'avois laissé à Buénos-Aires le chevalier du Bouchage, enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourraient nous survenir jusqu'à notre départ, que j'espérois de-

voir être à la fin de septembre ; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendrait six semaines de plus. Pendant une tourmente de sud-ouest, le S. Fernand, vaisseau de registre qui étoit mouillé près de l'Etoile, chassa sur ses ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit son mât de beaupré au ras de l'étambré. Sa poulaine & ses écharpes ou herpes furent ensuite emportées ; heureux encore d'avoir pu se séparer, malgré le mauvais tems & l'obscurité, sans essuyer d'autres avaries !

Cet abordage augmenta considérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indispensable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroissoit être très-basse & de l'avant. Cette opération ne pouvoit se faire à Montevideo, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois nécessaires à la réparation de sa mâture. J'écrivis donc au chevalier du Bouchage d'exposer au marquis de Bukarely notre situation, & d'obtenir son agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vint à la Encenada de Baragan ; je lui mandois d'y faire passer aussi les bois & autres matériaux dont nous avions besoin. Le gouverneur général consentit à ces demandes ; & le 7 septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur l'Etoile avec les charpentiers & cale-

faits ds la Boudeuse pour partir le lendemain & suivre moi-même une navigation qu'on nous disoit être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montevideo pour la Encenada & j'avois compté les suivre; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la seule vue de nous dérober sa marche & laissa son camarade dans le même embarras. Nous partimes toutefois le 8 au matin précédés par nos canots, le Carmen étant resté pour attendre une goëlette qui dirigeât sa route. Le soir nous joignimes le Saint-Fernand, nous le dépassames & le dix après midi nous mouillames dans la rade de la Encenada, Philippe, aussi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné sur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-six canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la Smeralda & la Liebe, qui se dispoisoient à retourner avec des munitions de toute espee aux isles Malouines, d'où elle devoient passer dans la mer du sud, pour y prendre les Jésuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de juillet, en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero*; mais celui-ci s'étoit

perdu sur la tête du banc aux Anglois , l'équipage avoit eu le tems de se sauver. L'Andalous se préparoit à aller porter des missionnaires & des présens aux habitans de la Terre de feu , le roi catholique voulant leur témoigner sa reconnoissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan , où le chevalier du Bouchage avoit déjà fait transporter un partie des bois qui nous étoient nécessaires. Il les avoit rassemblés avec peine & à grand frais à Buénos-Aires dans l'arsenal du roi & quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns & les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune espece de ressource , mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encénada de Baragan n'est en effet qu'une espece de mauvaise baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur ; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours , où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse ; or , comme les marées sont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata , qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite , selon les vents qui regnent , le débarque-

ment des chaloupes y effuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumières construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse, mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'ouest. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Je laissai à la pointe de Lara M. de la Giraudais, chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buénos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abattre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les déposer à bord de la *Smeralda* & de la *Liebe*. Le 8 octobre, l'*Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que son radoub seroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua sensiblement & elle cessa d'en faire, lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de son doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe.

pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit aussi deux trous de tariere dont les chevilles n'avoient pas été posées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remises en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flute récalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit son chargement à bord des frégates Espagnoles. Elle y embarqua aussi successivement le bois, les farines, le biscuit & les différentes provisions que je lui envoyai dans cette rade.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de septembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jésuites & les familles Françoises des Malouines, à l'exception de sept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occasion. Le marquis de Bukarely les fit venir à Buénos-Aires, où il pourvut à leur subsistance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaisseau de registre, expédié pour Buénos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaisseau de registre destiné pour Lima. La situation de ce dernier bâtiment étoit triste. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents sur le cap de Horn, trente-neuf hommes de son équipage étant morts & le reste attaqué de scorbut, un coup

de mer ayant emporté son gouvernail , il avoit été forcé de faire route pour cette riviere , où il étoit entré dans le port des Maldonades , sept mois après être sorti de Cadix , & n'ayant plus que trois matelots & quelques officiers en état d'agir. Nous envoyames à la requête des Espagnols , un officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montevideo. Il y étoit arrivé le 5 octobre la frégate Espagnole *l'Aigle* , sortie du Ferrol au mois de mars. Elle avoit relâché à l'isle Sainte-Catherine , & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.

C H A P I T R E V I I .

Détails sur les missions du Paraguai , & l'expulsion des Jésuites de cette province.

T A N D I S que nous hâtons nos dispositions pour fortir de la riviere de la Plata , le marquis de Bukarely faisoit les siennes pour passer sur *l'Uraguai*. Déjà les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département , & ce gouverneur général vouloit exécuter en personne dans les missions les ordres du roi catholique. Il dépendoit des premieres mesures qu'on y alloit prendre , de

faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme. Je le dirai *sine ira & studio quorum causas procul habeo.*

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la première fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Uruguai, rivière sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uruguai, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'ordre. Deux motifs qu'il est permis aux souverains d'allier. lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion & l'intérêt, avoient fait desirer aux monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant catholiques, on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante: c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vues, mais ils représentèrent que,

pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise , il falloit qu'ils fussent indépendans des gouverneurs de la province , & que même aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondeoit cette demande , étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des néophytes , ne les éloignassent même du christianisme , & que la hauteur Espagnole ne leur rendit odieux un joug trop appesanti. La cour d'Espagne approuvant ces raisons , régla que les missionnaires seroient soustraits à l'autorité des gouverneurs , & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastrès pour les frais des défrichemens , sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur , les Indiens payeroient annuellement au roi une piastrè par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les missionnaires appriussent aux Indiens la langue Espagnole ; mais cette clause ne paroît pas avoir été exécutée.

Les Jésuites entrèrent dans la carrière avec le courage des martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir , plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans , attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis , les difficultés renaissent à chaque pas ; le zèle triompha de tout ,

& la douceur des missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin, d'une nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de S. Ignace.

Cependant, il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le roi catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'Uraguai, contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé plusieurs fois, avoit engagé la cour de Madrid à cet échange. L'Uraguai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux couronnes; on faisoit passer sur la rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher

de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands issus du Bresil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Le gouverneur général de la province de la Plata, Don Joseph Andonaighi, marcha contre les rebelles, suivi de Don Joachim de Viana, gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays ; & Don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet, il attaqua la premiere peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites, la cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi, & Don Pedro Cevallos arriva à Buénos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut plus question de l'échange projeté entre les deux couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le

tems de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontents de la vie qu'ils menotent, vouloient le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Je fus surpris de ce qu'il me dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la manière dont ils étoient gouvernés? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce gouvernement magique, fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux, & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidèlement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement

& l'entretien de son ménage ; l'homme dans la vigueur de l'âge , nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître ; & lorsque le tems a usé ses forces , il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance ; les maisons particulieres sont commodes , les édifices publics sont beaux ; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi ; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions , il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissoient les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de gouvernement , un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans , que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

L'étendue du terrain que renferment les missions , peut être de deux cents lieues du nord au sud , de cent-cinquante de l'est à l'ouest , & la population y est d'environ trois cents mille ames ; des forêts immenses y offrent des bois de toute espece ; de vastes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de bestiaux ; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée , & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local ; comment y vivoit-on ? Le pays étoit , comme nous l'avons dit , divisé en paroisses , & chaque paroisse régie par deux Jésuites , l'un curé , l'autre son vicaire. La dépense totale pour

l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit à l'entretien des églises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoint aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en *maté*, plante mieux connue sous le nom d'herbe du Paraguay, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs curés une soumission tellement fervile, que non seulement ils se laissoient punir du fouet, à la manière du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les peres éliisoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'église, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du pere curé recevoir les marques de

leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits , tandis qu'une chemise de toile de coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques , même par des comédies ; elles ressembloient sans doute à nos anciennes piéces qu'on nommoit *mysseres*,

Le curé habitoit une maison vaste proche l'église ; elle avoit attenant deux corps de logis , dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique , la peinture , la sculpture , l'architecture & les ateliers des différens métiers ; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts , & les Indiens apprennent , dit-on , avec facilité ; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection de vieilles femmes : il se nommoit *le guatiguasi* ou le séminaire. L'appartement du curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce curé se levoit à cinq heures du matin ; prenoit une heure pour l'oraïson mentale , disoit sa messe à six heures & demie , on lui baisoit la main à sept heures , & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe , le curé déjeûnoit , disoit son bréviaire , travailloit

avec les corrégidors dont les quatre premiers étoient ses ministres , visitoit le séminaire , les écoles & les ateliers ; s'il sortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortège ; il dinoit à onze heures seul avec son vicaire, restoit en conversation jusqu'à midi , & faisoit la messe jusqu'à deux heures ; il étoit renfermé dans son intérieur jusqu'au rosaire , après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir ; alors le curé soupoit ; à huit heures il étoit censé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin distribué aux divers travaux soit de la terre, soit des ateliers , & les corrégidors veilloient au sévère emploi du tems ; les femmes filoient du coton ; on leur en distribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la semaine ; à cinq heures & demie du soir on se rassembloit pour réciter le rosaire & baiser encore la main du curé ; ensuite se faisoit la distribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on supposoit être composé de huit personnes ; on donnoit aussi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems , ils pouvoient ensuite se livrer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque sorte aucune propriété, & qu'ils étoient assujettis à une uniformité de travail

travail & de repos cruellement ennuyeuse. Cet ennui, qu'avec raison on dit mortel, suffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quitoient la vie sans la regretter, & mouroient sans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guérissent; & lorsqu'on leur demandoit alors si de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le pensent. On cessera maintenant d'être surpris de ce que, quand les Espagnols pénétrèrent dans les missions, ce peuple, administré comme un couvent, témoigna le plus grand desir de forcer la clôture. Au reste, les Jésuites nous représentoient ces Indiens comme une espece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

La compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les jésuites, voulut que cette opération se fit en même tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappelé de Buén-s-Aires, & Don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne tarderoit pas à re-

cevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, & quelques ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buénos-Aires au commencement de 1767.

Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la rivière de la Plata au mois de juin 1767, & le gouverneur dépêcha sur le champ deux officiers, l'un au viceroy du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoza, Corientes, Santa-Fé, Salto, Montevideo & le Paraguai. Comme il craignoit que, parmi les commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la cour desiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans le même lieu les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue surtout l'intéressoit. C'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la rési-

dence habituelle du provincial. C'est là qu'ils formoient & qu'ils instruifoient dans la langue & les usages du pays les sujets destinés aux missions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely se résolut à y envoyer un officier de confiance, qu'il nomma lieutenant de roi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes. Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eut fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indispensable, avant que de songer à en retirer les Jésuites, d'avoir une autre forme de gouvernement prête à substituer au leur, & d'y prévenir ainsi les désordres de l'anarchie ? Le gouverneur se détermina à temporiser, & se contenta pour le moment d'écrire dans les missions, qu'on lui envoyât sur le champ le corrégidor & un cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la société put y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vues, l'une de se procurer des ôta-

ges qui l'affureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les jésuites, l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens, par les bons traitemens qu'on leur prodigeroit à Buénos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entrent, lorsque n'étant plus tenus par la lisière, ils jouiroient des mêmes privilèges & de la même propriété que les sujets du roi.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoi qu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale en étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du roi, *l'Andalous* & *l'Avanturero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fut, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la rivière, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient fortis d'Es-

pagne depuis que les jésuites y avoient été arrêtés : ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au marquis de Bukarely , & arriva à Buénos-Aires le 9 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets , & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit , tous les couriers étoient partis , & les deux maisons des jésuites à Buénos-Aires investies , au grand étonnement de ces peres qui croyoient rêver , lorsqu'on vint les constituer prisonniers , & se saisir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les jésuites , & on y arrêta cinq négocians qui vouloient , dit-on , leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice , & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons , escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignèrent la plus parfaite résignation , s'humiliant sous la main qui les frappoit , & recon-

noissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'août à la Encenada, où se rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buénos-Aires & de Montevideo. Ils furent aussitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de septembre. Les autres pendant ce tems étoient en chemin pour venir à Buénos-Aires attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 septembre tous les corrégidors & un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient fortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les curés eussent muni au départ leurs chers néophites, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le gouverneur général. „ Préparez-vous, mes enfans, leur „ avoit-il dit, à entendre beaucoup de men- „ songes. „ A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus présent à leur réception. Ils y entrèrent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croissant sur deux lignes : un Espagnol instruit dans la langue *des Guaranis* leur servoit d'interprète. Le gouverneur parut à un balcon ;

il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allassent se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du roi. Il ajouta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au roi & au gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontents, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du gouvernement, on les conduisit à une maison de Jésuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du roi. Le gouverneur, en les faisant venir, avoit mandé le fameux cacique Nicolas, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

A mon départ de Buénos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appelés à l'audience du général. Il vouloit leur laisser le tems d'apprendre la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été le voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piège. L'on m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances; seulement j'entendis jouer du violon.

un cacique que l'on nous affuroit être grand musicien ; il joua une sonate , & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buénos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des jésuites étant parvenue dans les missions , le marquis de Bukarely reçut une lettre du provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades, aux ordres du roi.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uruguay n'étoient pas les seules que les jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au nord ils avoient rassemblé & soumis aux loix les *Majos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le sud du Chili du côté de l'isle de *Chiloé* ; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste, dans les pays où ils pénétoient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie ; & sur la carte de leurs réductions faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination, *oppida christianorum*.

L'on s'étoit attendu, en saisissant les biens des jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent très-considérables ; on en a néanmoins trouvé fort

peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buénos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux jésuites ; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste j'ai su depuis mon retour en France que le marquis de Bukarely étoit parti de Buénos-Aires pour les missions le 14 mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obstacles, aucune résistance à l'exécution des ordres du roi catholique. On aura une idée de la manière dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les deux pieces suivantes qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la réduction *Tapegu* situé

sur l'Uruguai & qui se trouvoit la première sur le chemin du général Espagnol; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION *d'une lettre d'un capitaine de grenadiers du régiment de Majorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux missions du Paraguai.*

D'Yapegu le 19 juillet 1768.

„ Hier nous arrivâmes ici très-heureusement;
 „ la réception que l'on a faite à notre général,
 „ a été des plus magnifiques & telle
 „ qu'on n'auroit pû l'attendre de la part d'un
 „ peuple aussi simple & aussi peu accoutumé à
 „ de semblables fêtes. Il y a ici un collège
 „ très-riche en ornemens d'église qui sont en
 „ grand nombre; on y voit aussi beaucoup
 „ d'argenterie. La peuplade est un peu moins
 „ grande que Montevideo, mais bien mieux
 „ alignée & fort peuplée. Les maisons y sont
 „ tellement uniformes, qu'à en voir une,
 „ on les a vu toutes, comme à voir un homme
 „ & une femme, on a vu tous les habitans,
 „ attendu qu'il n'y a pas la moindre diffé-
 „ rence dans la façon dont ils sont vêtus. Il
 „ y a beaucoup de musiciens, mais tous mé-
 „ diocres.

„ Dès l'instant où nous arrivâmes dans les
 „ environs de cette mission, son excellence

„ donna l'ordre d'aller se faifir du pere pro-
 „ vincial de la compagnie de Jéfus, & de fix
 „ autres de ces peres , & de les mettre auffi-
 „ tôt en lieu de sûreté. Ils doivent s'embarquer
 „ un de ces jours fur le fleuve Uruguai. Nous
 „ croyons cependant qu'ils refteront au Salto ,
 „ où on les gardera jufqu'à ce que tous leurs
 „ confreres aient fubi le même fort. Nous
 „ croyons auffi refter à Yapegu cinq ou fix
 „ jours , & fuivre notre chemin jufqu'à la
 „ dernière des miffions. Nous fommes très-
 „ contents de notre général qui nous fait pro-
 „ curer tous les rafraîchiffemens poffibles. Hier
 „ nous eumes opéra , il y en aura encore au-
 „ jourd'hui une représentation. Les bonnes
 „ gens font tout ce qu'ils peuvent & tout ce
 „ qu'ils favent.

„ Nous vimes auffi hier le fameux Nicolas ,
 „ celui qu'on avoit tant d'intérêt à tenir ren-
 „ fermé. Il étoit dans un état déplorable &
 „ prefque nud. C'eft un homme de foixante
 „ & dix ans qui paroît de bon fens. Son excel-
 „ lence lui parla long-tems , & parut fort fa-
 „ tisfaite de fa conversation.

„ Voilà tout ce que je puis vous apprendre
 „ de nouveau „



RELATION publiée à Buénos-Aires de l'entrée de
 S. E. Don Francisco Bukarely y Ursua dans la
 mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez
 les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorsqu'elle
 y arriva le 18 juillet 1768.

„ A huit heures du matin son Excellence
 „ fortit de la chapelle Saint-Martin, située à
 „ une lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée
 „ de sa garde de grenadiers & de dragons, &
 „ avoit détaché deux heures auparavant les
 „ compagnies de grenadiers de Mayorque pour
 „ disposer & soutenir le passage du ruisseau
 „ *Guavirade* qu'on est obligé de traverser en
 „ balsaes & en canots. Ce ruisseau est à une
 „ demi lieue environ de la peuplade.

„ Aussi-tôt que son Excellence l'eut traversé,
 „ elle trouva les caciques & corrégidors des
 „ missions qui l'attendoient avec l'alferès d'Ya-
 „ pegu qui portoit l'étendard royal. Son
 „ Excellence ayant reçu tous les honneurs &
 „ complimens usités en pareilles occasions,
 „ monta à cheval pour faire son entrée pu-
 „ blique.

„ Les dragons commencerent la marche; ils
 „ étoient suivis de deux aides-de-camp qui
 „ précédoient son Excellence, après laquelle
 „ venoient les deux compagnies de grenadiers
 „ de Mayorque, suivies du cortège des caci-
 „ ques & corrégidors, & d'un grand nombre
 „ de cavaliers de ces cantons.

„ On se rendit à la grande place en face de
 „ l'église. Son excellence ayant mis pied à
 „ terre, Don Francisco Martinez, vicaire gé-
 „ néral de l'expédition, se présenta sur les
 „ degrés du portail pour la recevoir. Il l'ac-
 „ compagna jusqu'au presbytere & entonna le
 „ *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une
 „ musique toute composée de Guaranis. Pen-
 „ dant cette cérémonie l'artillerie fit une tri-
 „ ple décharge. Son excellence se rendit en-
 „ suite au logement qu'elle s'étoit destiné dans
 „ le college des peres, autour duquel la troupe
 „ vint camper jusqu'à ce que par son ordre
 „ elle allât prendre ses quartiers dans le *Gua-*
 „ *tiguasu* ou la *Casa de las recogidas*, la maison
 „ des recluses „.

Reprenons le récit de notre voyage dont
 le spectacle de la révolution arrivée dans les
 missions n'a pas été une des circonstances les
 moins intéressantes.





C H A P I T R E V I I I .

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'isle Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam , loca foeta furentibus austris.

Virg. Æneid. Lib. I.

LE radoub & le chargement de l'Étoile nous avoient coûté tout le mois d'octobre & des frais considérables ; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pumes folder avec le munitionnaire-général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des isles Malouines , plutôt que de tirer des lettres de change sur le trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y font faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Le 31 octobre au point du jour , je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Étoile qui en avoit appareillé la veille pour Montevideo. Nous y mouillames le 3 novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navi-

gation de Montevideo à la Encenada , c'est qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au sud , qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du sud , laquelle est très-basse. A la vérité le hafard a placé presque à l'accore occidentale du banc Ortiz une espece de balise. Ce sont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y est perdu , & qui fort heureusement est resté droit. Au reste , on trouve dans le canal quatre , quatre & demi , jusqu'à cinq brasses d'eau , & le fond est de vase noire ; il est de sable rouge sur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada , aussitôt qu'on a amené la balise à l'est-quart-sud-est du compas , & que la sonde donne cinq brasses , on a passé les bancs. Nous avons observé dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation nord-est.

Cette traversée nous coûta trois hommes qui furent noyés ; la chaloupe s'étant engagée sous le navire qui viroit de bord , coula bas : tous nos efforts ne purent sauver que deux hommes & la chaloupe , dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus aussi le chagrin de voir que , malgré son radoub , l'Etoile faisoit encore de l'eau ; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fut général dans tout le calefatage de sa flottaison : le navire avoit été franc d'eau jusqu'à ce qu'il eut été calé à treize pieds.

Nous employames quelques jours à embar-

quer à bord de la Boudeuse tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ses hauts, opération que l'absence de ses calfats nécessaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt, à raccommo-der la chaloupe de l'Etoile, à faire couper l'herbe pour nos bestiaux & à débayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 se passa à guinder nos mâts de hune, virer les basses vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour si nous n'eussions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflouerent, & nous allames mouiller à la tête de la rade, où l'on est toujours à flot. Les deux jours suivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva à Buénos - Aires une goëlette chargée de farine, & nous en primes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compensation faite, des vivres pour dix mois; il est vrai que la plus grande partie des boisons ne consistoit qu'en eau-de-vie. Les équipages jouissoient de la meilleure santé; le long séjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miseres de toute espece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Montevideo
le

le maître pilote , le maître charpentier , le maître armurier & un officier marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux isles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un ingénieur, un officier de navire marchand & un chirurgien; en sorte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions sortis de la riviere de Nantes.

Le 14 novembre, à quatre heures & demie du matin, le vent étant au nord, joli frais, nous appareillames de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions nord & sud de l'isle de Flores, & à midi, à douze lieues dans l'est & l'est-quart-sud-est de Montevideo, & c'est de là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai supposé la position de Montevideo, telle que M. Veron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 49 min. 50 sec. plus à l'ouest que ne la place la carte de M. Bellin. J'avois aussi profité du séjour à terre pour vérifier mon octant sur les distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé

donner les hauteurs des astres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce journal, je donne le gissement des côtes telles que les montre le compas ; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai soin d'en avertir.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre jusqu'au coucher du soleil ; la sonde avoit toujours augmenté, passant d'un fond de vase à un de sable : à six heures & demie du soir elle donna 35 brasses, fond de sable gris ; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le signal de sonder le 15 après midi, trouva 60 brasses, même fond : nous avions observé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 jusqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-grosse, & nous tinmes les bordées le moins défavorables sous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers ; *l'Etoile* avoit dépassé ses mâts de perroquet, & nous étions partis sans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durèrent toute la nuit ; la mer étoit affreuse, & *l'Etoile* fit signal d'incommodité ; nous l'attendîmes sous la mizaine & la grand voile, le point de dessous cargué : cette flûte nous paroissoit avoir sa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24, je fis passer *l'Etoile* à la por-

tée de la voix pour favoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo: ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation; qui favoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?

Pendant le reste du mois les vents furent variables du sud-ouest au nord-ouest; les courans nous portèrent dans le sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondames sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvames 70 brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservames ce fond jusqu'à la vue de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vimes pour la première fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vaseux, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, accompagné de petits graviers rouges.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une vigie que j'avois recon-

nue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude australe, à six ou sept lieues de la côte. Je l'aperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant en hauteur à midi par un très-beau tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec précision. Nous rangeames à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoissance avoit d'abord prise pour un souffleur.

Le 1^{er} & le 2 décembre, les vents furent favorables de la partie du nord au nord-nord-est, très-frais, la mer grosse & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous passions la nuit sous la mizaine & les huniers, aux bas ris. Nous vimes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantaneffos, & , ce qui est de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui disparoissent quand la mer est belle & le ciel ferein. Nous vimes aussi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monstrueux animaux paroissoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vaisseaux qu'on laisse pourrir dans les ports. Le 30 novembre, deux oiseaux blancs semblables à de gros pigeons étoient venus se poser sur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverser la baie des Malouines.

Nous reconnumes le cap des Vierges le 2 décembre après midi, & nous le relevames au

fid , environ à sept lieues de distance. J'avois observé à midi , 52 deg. de latitude australe , & j'étois alors

par 52 deg. 3 min. 30 sec. de latitude ,
& 71 deg. 12 min. 20 sec. de longitude
à l'ouest de Paris. Cette position du vaisseau ,
jointe au relevement , place le cap des Vierges
par 52 deg. 23. min. de latitude ,
& 71 deg. 25 min. 20 sec. de longitude
occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges est un point intéressant dans la géographie , je dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne est , à peu de chose près , exacte.

Le 27 novembre après midi , le chevalier du Bouchage avoit observé huit distances de la lune au soleil , dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65 deg. 30 sec. pour 1 heure 43 min. 26 sec. tems vrai : M. Verron de son côté avoit observé cinq distances de la lune au soleil , dont le résultat donna pour notre longitude , au même instant 66 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant , à 3 heures 57 min. 35 sec. tems vrai , M. Verron , par cinq observations de distance de la lune au soleil , détermina la longitude occidentale du vaisseau de 67 deg. 49 min. 30 sec.

Maintenant , en suivant pour fixer le point du vaisseau , lors de la vue du cap des Vierges ,

la longitude déterminée le 27 novembre par le terme moyen entre les résultats du chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 47 sec. à l'ouest de Paris. Les observations du 29 après midi rapportées de même au point du vaisseau, quand nous relevames le cap, donneroient un résultat plus ouest de 38 min. 47 sec. Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leur résultat que de 3 min. 30 sec. elles portent un caractère de probabilité auquel il est difficile de se refuser. Au reste, si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 sec. ce qui ne diffère que de quatre lieues de la première détermination, laquelle est la même, à une lieue près, que celle qui a été donnée par l'estime de mes routes, & que je suis par cette raison.

Cette longitude du cap des Vierges est plus occidentale de 42 min. 20 sec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'est que la même différence donnée par lui à la position de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce chapitre. La carte de milord Anson assigne pour

la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'ouest de Londres , & conséquemment près de 75 deg. à l'ouest de Paris ; erreur bien plus considérable , qu'il commet aussi pour l'embouchure de la riviere de la Plata , & généralement pour toutes les côtes des Patagons.

Les observations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des distances de la lune au soleil ou aux étoiles zodiacales , est connue depuis plusieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particulièrement usage à la mer , en se servant aussi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de justesse, qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la précision de l'instrument avec lequel on observe, il s'enfuivroit que l'héliometre de M. Bouguer , rendu capable de mesurer de grands angles, seroit très propre à perfectionner ces observations de distances. M. l'abbé de la Caille y avoit vraisemblablement songé, puisqu'il en a fait construire un qui mesure des arcs de six à sept degrés ; & si dans ses ouvrages il ne parle point de cet instrument, comme propre à observer à la mer, c'est qu'il prévoyoit beaucoup de difficultés à s'en servir sur un vaisseau.

M. Verron apporta avec lui à bord un instrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de

Charnières, & dont il s'est fery à celui-ci. Cet instrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par là cet instrument capable de mesurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verron avoit à bord. Il seroit à souhaiter qu'en alongeant la vis, on eût pu augmenter encore son extension, resserrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des observations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit aussi remédier à la difficulté pressentie par Mr. l'abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément sur lequel il s'agit d'observer. En général, il me semble que le quartier de réflexion de M. Hadley seroit préférable, s'il comportoit la même précision.

Depuis le 2 après-midi, que nous eumes la connoissance du cap des Vierges, & bientôt après celle de la terre de Feu; le vent debout & le gros tems nous contrarierent plusieurs jours de suite. Nous louvoyames d'abord jusqu'au 3 à six heures du soir, que les vents ayant adonné permirent de porter sur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour long-tems: à sept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumerent; il refraichit à dix heures, & nous passames la

nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courumes vers la terre avec un bon frais de nord : mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en déroband bientôt la vue, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin dans un éclairci, nous apperçumes le cap des Vierges, & nous arrivames pour donner dans le détroit; presque aussitôt les vents sauterent au sud-ouest, d'où ils ne tarderent pas à souffler avec furie; la brume s'épaissit, & nous fumes forcés de mettre à la cape sur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la sonde presque au même moment ne nous ayant donné que vingt brasses, la crainte de la bâture qui s'étend dans le sud-est du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à sec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'envergner une autre mizaine. Au reste cette sonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y fondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoieroient ici d'un tems obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du sable fin & quelquefois vaseux.

A cinq heures du soir, nous remimes à la cape sous la grand-voile d'étai & le focq d'ar-

timon ; à sept heures & demie du soir , le vent calma , le tems s'éclaircit , & nous fimes de la voile , mais les bordées furent toutes défavantageufes , & nous écartèrent de la côte. En effet , quoique la journée du 5 fut belle & le vent favorable , ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vimes la terre depuis le fud - quart - fud - oueft jufqu'à fud-oueft-quart-oueft environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnumes le cap des Vierges , & nous fimes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le ferrer davantage à caufe d'un banc qui s'étend au large du cap à peu près à cette distance ; je crois même que nous avons passé fur la queue de ce banc ; car , comme nous fondions fréquemment , entre deux fondes , l'une de vingt-cinq , l'autre de dix-sept braffes , *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux , nous signala huit braffes , le moment fuisant elle augmenta de fond.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre ; il est coupé à pic à son extrémité ; la vue qu'en donne milord Anfon est de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du soir nous avons amené à l'oueft la pointe feptentrionale de l'entrée du détroit , fur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courumes , les baffes voiles carguées , fous le petit hunier , tous les ris dedans , jufqu'à onze heures du

toir que le cap des Vierges nous restoit au nord. Il venoit grand frais, & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à passer la nuit sur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à ouest-nord-ouest. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le sud-sud-ouest. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnûmes le *cap de Possession* dans l'ouest-quart-nord-ouest & ouest-nord-ouest. Ce cap est bien reconnoissable. C'est la première terre avancée depuis la pointe nord de l'entrée du détroit; il est plus sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Possession*; nous avions aussi la vue des terres de Feu. Les vents reprîrent bientôt leur tour ordinaire du ouest au nord-ouest, & nous courûmes les bordées les plus avantageuses pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons, & profitant du secours de la marée qui pour lors portoit à l'ouest.

A midi nous observâmes la hauteur du soleil, & le relevement pris au même moment, me donna pour le cap des Vierges la même latitude, à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon observation du 3 de ce mois. Nous profitâmes aussi de cette observa-

tion pour assurer la latitude du cap de Possession & celle du cap de S. Esprit à la terre de Feu.

Nous continuâmes de louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante, qui fut très-claire, fondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restoit dans le sud-ouest environ à six lieues. Ce cap remarquable par un mondrain assez élevé & coupé du côté de la mer, forme au sud l'entrée du premier goulet (1). Sa pointe est dangereuse par une bature qui s'étend dans le nord-est du cap, au moins à trois lieues au large; j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après-midi le vent avoit passé au nord-nord-ouest, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie

(1) Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues : & le détroit y est par-tout large de cinq à sept lieues. La côte du nord, jusqu'au cap de Possession, est unie, peu élevée & fort saine. Depuis ce cap, il faut se méfier de la bature qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorsque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bature.

nous étions parvenus à l'entrée du goulet ; un autre obstacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pumes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain persistames-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins constant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de se trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jeter sur les bâtures des caps qui en font l'entrée à l'est & à l'ouest.

Nous gouvernions au nord-quart-nord-est pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Possession, lorsque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant passé tout d'un coup de vingt brasses de fond à cinq, nous arrivames vent arriere le cap à l'est, pour nous écarter d'une bature qui paroissoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvames qu'un fond de rocher & de cailloux ; & ce ne fut qu'à sept heures du soir, qu'étant sur vingt brasses fond de sable vaseux & de graviers noirs & blancs, nous mouillames environ à deux lieues de terre. La baie de Possession est ouverte à tous les vents, & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains, dont un est assez considérable, les quatre autres sont petits & aigus.

Nous les avons nommés *le pere* & *les quatre fils Aymond* ; ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on fonda aux divers changemens de marée, sans trouver de différence sensible dans le brassiage. A huit heures & demie du soir elle reverfa sur l'ouest, & sur l'est à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillames sous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de nord-ouest (1). A huit heures les vents nous refuserent, & il fallut louvoyer, essuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'ouest avec assez de force, nous mimes en panne sous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laissant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorsque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous passames ainsi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent.

(1) Lorsqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap de Possession*, puis gouverner sur le sud-quart-sud-ouest, prenant garde de ne point trop tomber sud à cause de la bâture qui s'allonge nord-nord-est, & sud-sud-ouest du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet git nord-nord-est & sud-sud-ouest, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Possession, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & nous y répondimes en virant celui des vaisseaux. Ces Patagons étoient sans doute ceux que l'Etoile vit au mois de juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laissa ce pavillon en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole, ou du moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Nous apperçumes aussi fort distinctement, lorsque nous fumes dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux, & couroient à toutes jambes le long de la côte suivant notre route. Ils paroissoient même de tems en tems nous faire des signes avec la main, comme s'ils eussent désiré que nous allassions à eux. Selon le rapport des Espagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau *la Conception* qui se perdit sur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison,

prévenu sur la bature du cap d'Orange. En sortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues sur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au sud-ouest. Il y a grand fond dans le goulet.

& à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Espagnols y construisirent, des débris de leurs navires, une barque dans laquelle ils se font rendus à Buénos-Aires. C'est à ces Indiens que le chambekin l'Andalous se dispofoit à amener des miffionnaires, lorsque nous fomes fortis de la riviere de la Plata. Au refte, des pains de cire provenans de la cargaison de ce navire, ont été portés par les courans jufque fur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vu qu'à midi nous étions fortis du premier goulet : pour lors nous fimes de la voile. Le vent s'étoit rangé au fud, & la marée continuoit à nous élever dans l'oueft. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillames dans la baie Boucault fur dix-huit braffes fond de vafe.

Dès que nous fumes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquames au nombre de dix officiers armés chacun de nos fufils, & nous allames defcendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vimes venir à nous fix Américains à cheval & au grand galop. Ils defcendirent de cheval à cinquante pas, & fur le champ accoururent au devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains, & les appuyoient contre les nôtres.

Il s

Ils nous ferroient ensuite entre leurs bras , répétant à tue-tête *chaoua* , *chaoua* , que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs , qui trembloient en venant à nous , ne furent pas long-tems sans se rassurer. Après beaucoup de caresses réciproques , nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes , & qu'ils mangèrent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit ; bientôt il s'en ramassa une trentaine , parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance , & nous firent les mêmes caresses que les premiers. Ils ne paroissent point étonnés de nous voir , & en imitant avec la voix le bruit de nos fusils , il nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroissent attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos messieurs s'occupoient à ramasser des plantes ; plusieurs Patagons se mirent aussi à en chercher , & ils apportoient les especes qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation , lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent , & lui demander par signe de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un usage de cette médecine qui connoît les simples & les appli-

que à la guérison des hommes. C'étoit celle de Macaon, le médecin des dieux; & l'on trouveroit plusieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeames quelques bagatelles précieuses à leurs yeux contre des peaux de guanagues & de vigognes. Ils nous demanderent par signes du tabac à fumer, & le rouge sembloit les charmer: aussi-tôt qu'ils appercevoient sur nous quelque chose de cette couleur, ils venoient y passer la main dessus, & témoignoit en avoir grande envie. Au reste, à chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque careffe qu'on leur faisoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur la gorge, & pouffoient en soufflant un son tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un spectacle assez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit, & il étoit tems de songer à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient signe d'attendre, & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fimes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient: il nous sembla qu'ils eussent mieux

aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous parions, ils nous accompagnèrent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout. Ils faisoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en aperçut, il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme quarrure, la grosseur de leur tête, & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroiss-

fement dont il est susceptible; leur figure n'est ni dure ni défagréable, plusieurs l'ont jolie; leur visage est rond & un peu plat; leurs yeux sont vifs; leurs dents, extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs, attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée comme l'est sans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone torride, que de ceux qui y naissent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient des joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir, car ils vouloient toujours que nous attendissions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroïssoit être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons est le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'est un simple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanagues ou de fourrillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il descend jusqu'aux talons, & ils laissent communément retomber en arriere la

partie faite pour couvrir les épaules ; de forte que , malgré la rigueur du climat , ils font presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid ; car quoique nous fussions ici en été , le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix degrés au dessus de la congelation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere , & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leurs ayions vues , sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné , semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique , & que nous avons décrits plus haut. Ils avoient aussi des petits couteaux de fer , dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux , de fabrique Angloise , leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux , petits & fort maigres , étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des clous dorés , des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre , une bride en cuir tressé , enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques

& de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte, & même sur le terrain.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignent même aucune espèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots Espagnols suivans, *magnana*, *muchacho*, *buenchico*, *capitan*. Je crois que cette nation mène la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Le terrain où nous débarquâmes est fort sec, &, à cela près, il ressemble beaucoup à celui des isles Malouines. Les botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il

n'y a point de bois, mais seulement quelques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous passâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'est. C'est une remarque que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déjà frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du soir, l'êbe reverfa dans l'ouest. Nous fondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 brasses d'eau, nous n'en avions que 18 en mouillant.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au nord-ouest, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au sud-ouest-quart-ouest; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant passé au sud-ouest grand frais, nous laissâmes retomber l'ancre par 19 brasses, sable, vase & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la suivante. Le peu de chemin que nous avons fait nous avoit écarté de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un instant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient sans doute aussi fâchés que nous. On voyoit la troupe rassemblée à l'endroit où nous avons débarqué, & nous crûmes distinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques

hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné, car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettames fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contenoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une brasse d'eau de différence. Le 10, par une observation de distance de la lune à Régulus, M. Verron déduisit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 sec. & celle de l'entrée orientale du second goulet de 73 deg. 34. min. 30 sec. Le thermometre de Réaumur baissa de 9 à 8 & à 7 deg.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant passé au nord-est, & le courant portant à l'ouest depuis une heure, je signalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi sur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainsi notre ancre. Nous appareillâmes sous toutes voiles, & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de nord-ouest suffisoit à peine pour nous soutenir, quoique le courant ne soit pas à beaucoup près aussi fort dans le second goulet que dans le premier. A midi, l'abe vint à notre secours, & nous passâmes le second goulet (1), les vents ayant

(1) De la sortie du premier goulet à l'entrée du

varié jusqu'à trois heures après midi , qu'ils soufflerent grand frais du sud-sud-ouest au sud-sud-est avec de la pluie & des grains violens (1). En deux bords nous parvinmes au mouillage dans le nord de l'isle Sainte - Elizabeth , où nous ancrames à deux milles de terre par 7 brasses , fond de sable gris , gravier & coquillage pourri. L'Etoile , qui mouilla un quart de lieue plus dans le sud-est de nous , y avoit 17 brasses d'eau.

Le vent contraire , accompagné de grains violens , de pluie & de grêle , nous força de passer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après midi , nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'isle Sainte - Elizabeth (2). Nous débar-

second , il peut y avoir six à sept lieues , & la largeur du détroit y est aussi d'environ sept lieues. Le second goulet gît nord-est-quart-d'est & sud-ouest quart-d'ouest. Il a environ une lieue & demie de largeur , & trois à quatre de longueur.

(1) En passant le second goulet , il convient de hanter la côte des Patagons , parce qu'au sortir du goulet les marées portent sur le sud , & qu'il faut s'y méfier d'une tête basse qui naît au dessous de la pointe de *l'isle St. George* ; encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic , la terre basse s'avance dans l'ouest-nord-ouest.

(2) *L'isle Sainte-Elizabeth* gît nord-nord-est & sud-sud-ouest , avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Patagons. Les isles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* gissent aussi nord-nord-est & sud-sud-ouest entre elles , & avec la pointe occidentale du second goulet à l'isle *St. George*.

quames dans la partie du nord-est de l'isle. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du sud-ouest & à celle du sud-est, où les terres s'abaissent, On peut cependant aborder partout, attendu que sous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrain de l'isie est fort sec; nous n'y trouvames d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du sud-ouest, & elle y étoit saumache. Nous vimes aussi plusieurs marais asséchés, où la terre est en quelque endroit couverte d'une légère croûte de sel. Nous rencontrames des outardes, mais en petit nombre, & si farouches, que l'on ne put jamais les approcher assez pour les tirer; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette isle. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec une espece de petite bruyere. Déjà même nous en avions ramassé, craignant de passer la nuit sur cette isle, où le mauvais tems nous retint jusqu'à neuf heures du soir; nous n'y eussions pas été mieux couchés que nourris.



C H A P I T R E I X.

Navigation depuis l'isle Sainte-Elizabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.

N O U S allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan , & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après midi , que le vent étant venu au nord-ouest , nous appareillames malgré sa violence , & fimes route dans le canal qui sépare l'isle Sainte-Elizabeth des isles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit soutenir de la voile , quoiqu'il nous vînt presque continuellement de cruelles raffales par dessus les hautes terres de Sainte-Elizabeth , que nous étions contraints de ranger , pour éviter les bâtures qui se pro-

(1) Les isles *Saint-Barthelemi & aux Lions* sont liées ensemble par une bature. Il y a aussi deux bâtures , l'une au sud-sud-ouest de l'isle aux Lions , l'autre au nord-nord-est de Saint-Barthelemi , à une ou deux lieues ; en sorte que ces trois bâtures & les deux isles forment une chaîne , entre laquelle à l'est-sud-est & l'isle Sainte-Elizabeth à ouest-nord-ouest , est le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court nord-nord-est & sud-sud-ouest.

Je ne crois pas qu'il y ait passage dans le sud des

longent autour des deux autres isles(1). La marée en canal portoit au sud, & nous parut très-forte. Nous vinmes attaquer la terre du continent au dessous du *cap Noir*; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le sud, & les marées n'y font plus aussi sensibles.

Nous eumes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir; il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeames la côte environ à une lieue de distance par un tems clair & serein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* sous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents sauterent tout d'un coup au sud-ouest, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint aussi mauvais qu'il paroïsoit beau l'instant d'auparavant. Telle est la

isles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'isle Sainte-Elizabeth & la grand-terre.

(1) De la sortie du second goulet à la pointe nord-est de l'isle Sainte-Elizabeth, il y a près de quatre lieues. L'isle Sainte-Elizabeth s'étend sud-sud-ouest & nord-nord-est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe sud-ouest de l'isle Sainte-Elizabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

nature de ce climat ; les variations dans le tems s'y succèdent avec une telle promptitude , qu'il est impossible de prévoir leurs rapides & dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ces cargues , nous fumes obligés de louvoyer sous la mizaine , la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris , pour tâcher de doubler *la pointe Sainte-Anne* , & nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent , & jamais nous ne pumes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes , que nous étions obligés de virer vent arrière , & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu , nous perdimes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste , & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeames , la sonde à la main , & vers onze heures du matin nous mouillames à un mille de terre par huit brasses & demie de sable vaseux , dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (1) , du nom de M. Duclos Guyot , capitaine de brûlot , mon second dans

(1) Depuis le *cap Noir* la côte court sur le sud-sud-est jusqu'à la pointe septentrionale de la baie Duclos , qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immense , que je soupçonne être un canal qui débouche plus est que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe septentrionale.

ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand secours.

Cette baie ouverte à l'est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du nord avance un peu plus au large que celle du sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve six & huit brasses d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'ouest, qui sont ici les vents régnans, & qui soufflent avec impétuosité, viennent par dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivieres se déchargent dans la baie; l'eau est saumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au dessus elle est très-bonne. Une espece de prairie regne le long du débarquement, lequel est de sable; les bois s'élevcent ensuite en amphithéâtre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrain, sans voir d'autre gibier que deux ou trois bécassines, quelques farcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons aussi apperçu quelques perruches; celles-là ne craignent pas le froid.

Nous trouvames à l'embouchure de la riviere la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées & de la forme d'un four; elles paroissoient récemment construites, & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remou-

tames cette riviere assez loin , & nous vimes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passames à terre , la mer y monta d'un pied , & le courant alors venoit de la mer orientale ; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges , puisque nous avions vu jusques-là les eaux augmenter , lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations , que lorsqu'on a passé les goulets , les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court nord & sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu , paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passames dans ce mouillage , le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y observames 53 deg. 20 min. de latitude , & ce jour-là nous occupames nos gens à faire du bois , le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident , & nous annoncer un vent favorable. Nous virames à pic , & effectivement le 16 à quatre heures du matin , la brise étant venue d'où nous l'avions espérée , nous appareillames. Le ciel à la vérité étoit couvert , & , suivant l'ordinaire de ces parages , le vent d'est & de nord-est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous pas-

fames *la pointe Sainte-Anne* (1) & *le cap Rond* (2). La première est unie, d'une médiocre hauteur, & couvre une baie profonde où l'ancre est sûr & commode. C'est celle à qui le malheureux sort de la colonie de *Philippeville* établie par le présomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap Rond est une terre élevée & remarquable par la forme que désigné son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap Rond & *le cap Forward*, il y a quatre baies, dans lesquelles on peut mouiller.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention, & mérite une description particulière. Ce cap, élevé de plus de cent cinquante pieds au dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horizontales de coquilles pétrifiées.

(1) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le sud-est-quart-sud; il y a à peu près la même distance entre la *pointe Sainte-Anne* & le cap Rond, lesquels sont respectivement nord-nord-est & sud-sud-ouest.

(2) Depuis le second goulet jusqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se rétrécit au cap Rond, où il n'en a guère plus de trois.

J'ai

J'ai fondé en canot au pied de ce monument, qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent brasses.

Le vent nous conduisit jusqu'à une lieue & demie du cap Forward; alors le calme survint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot visiter les environs du cap Forward, y prendre des sondes & des relevemens. Ce cap est la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes observations, nous avons conclu sa latitude australe de 54 deg. 5 min. 45 sec. Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'ouest. La mer est presque sans fond sous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une espece de petite baie embellie par un ruisseau assez considérable, on pourroit mouiller par 15 brasses, fond de sable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par vent de sud, ne doit servir que dans un cas forcé. Tout le cap est un rocher vif & taillé à pic, sa cime élevée est couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevasses & s'y nourrissent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au dessous du cap à une petite pointe de rochers, sur laquelle nous eumes peine à trouver place pour quatre personnes. Sur ce point qui termine ou

commence un vaste continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces autres sauvages retentirent pour la première fois de plusieurs cris de *vive le roi* ! Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à ouest 4 deg. nord ; ainsi la côte commençoit à reprendre du nord.

Nous revînmes à bord à six heures du soir, & peu de tems après, les vents ayant passé au sud-ouest, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Genne*s* *baie Françoise*. A huit heures & demie du soir nous y jettâmes l'ancre sur 10 brasses, fond de sable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au nord-est-quart-est 5 deg. nord ; l'autre au sud 5 deg. ouest, & l'ilot du milieu au nord-est. Comme nous avons besoin de nous munir d'eau & de bois pour la traversée de la mer Pacifique, & que le reste du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que jusqu'auprès de la baie Françoise, je me déterminai à y faire nos provisions, d'autant plus que M. de Genne*s* la représente comme très-sûre & fort commode pour ce travail ; ainsi dès le soir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes ; la mer grossit & brisoit autour de nous sur un banc qui paroissoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faisoient faire au vaisseau sur

son ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne surjaulât, & nous passâmes la nuit dans une appréhension continuelle. L'Étoile mouillée plus en dehors que nous fut moins molestée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot sonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné son nom. La mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en sorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroissoit pas sûr, me détermina à conduire les vaisseaux dans une petite baie à une lieue dans l'est de celle-ci. J'y avois coupé sans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaisseau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'assurer si les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruisseau qui tombe au fond de la baie même, lequel seroit consacré aux besoins journaliers & à laver, les deux baies voisines avoient chacune un ruisseau propre à fournir aisément l'eau dont nous avions besoin, sans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conséquence, le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes sous le petit hunier

& le perroquet de fougue, nous passâmes au large de l'ilot de la baie Françoisse, nous donnâmes ensuite dans une passe fort étroite, & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du nord de cette baie & une isle élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette passe conduit à l'entrée de la baie Bougainville, qui est encore couverte par deux autres ilots, dont le plus considérable a mérité le nom d'*ilot de l'Observatoire* (1). La baie est longue de deux cents toises, & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit brasses d'eau, & nous envoyâmes aussi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé son ancre de dehors par un trop grand fond, chassa sur l'ilot de l'Observatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la soutenir, sa poupe vint à quelques pieds de l'ilot, ayant encore au dessous d'elle 30 brasses d'eau. La côte du nord-est de cet ilot n'est pas aussi escarpée. Nous employâmes le reste du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 brasses de sable vaseux, une ancre

(1) Du cap Rond à l'ilot de l'Observatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court sur l'ouest-sud-ouest. Dans cet espace il y a trois bons mouillages.

à jet derriere presque à terre, deux grelins à des arbres sur la côte de bas-bord, & deux sur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruisseau deux cabanes de branchages, lesquelles paroissoient abandonnées depuis long-tems. J'y en avois fait construire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laissé quelques présens pour les Sauvages que le hasard y conduiroit, & j'avois attaché au dessus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les présens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit descendre; l'on débarqua aussi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les souffrer; on disposa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit besoin d'un radoub. Nous passames le reste du mois de décembre dans cette baie, où nous fimes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins se trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reste du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons aussi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher sa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montevideo étoit tout aussi considérable qu'avant sa demi-carène à la Encenada. En élevant

tout-à-fait son devant, & levant quelques planches de son doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de son étrave qui est de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand soulagement à l'équipage de cette flûte qu'écrasoit l'exercice journalier de la pompe.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ses instrumens sur l'ilot de l'Observatoire; mais il y passa vainement la plus grande partie de ses nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'astronomie, lui a refusé toute observation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois observations faites au quart de cercle la latitude australe de l'ilot de 53^d 50' 25". Il y a aussi déterminé l'établissement de l'entrée de la baie de 00h 59'. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre séjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^d, il a baissé jusqu'à 5^d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12^d & demi. Le soleil alors paroissoit sans nuages, & ses rayons peu connus ici faisoient fondre une partie de la neige sur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le prince de Nassau, profitoit de ces journées pour herboriser. Il falloit vaincre des obstacles de tous les genres, mais ce terrain âpre avoit à ses yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ses cahiers d'un grand nombre de plantes in-

connues & intéressantes. La chasse & la pêche n'étoient pas aussi heureuses ; jamais elles n'ont rien produit , & le seul quadrupede que nous ayions vu ici a été un renard presque semblable à ceux d'Europe , qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fimes aussi plusieurs tentatives pour reconnoître les côtes voisines du continent & de la terre de Feu ; la première fut infructueuse. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller jusqu'au cap Holland , & de visiter les mouillages qui pourroient se trouver dans cette étendue. A notre départ il faisoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il se leva une petite brise du nord-ouest , sur le champ le vent sauta au sud-ouest , grand frais. Nous luttames contre pendant trois heures , nageant à l'abri de la côte , & nous gagnames avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui se décharge dans une anse de sable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchames , comptant que le mauvais tems ne seroit pas de longue durée. L'espérance que nous eumes ne servit qu'à nous faire percer de pluie & transir de froid. Nous avions construit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y passer la nuit moins à découvert. Ce sont les palais des naturels de ce pays ; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid &

l'humidité nous chassèrent de notre gîte , & nous fumes contraints de nous réfugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir , tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuse , le vent & la pluie redoublèrent & ne nous laissèrent d'autre parti à prendre que de rebrouffer chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin , trop heureux d'avoir gagné cet asyle ; car bientôt le tems devint si mauvais , qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée , & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été , & le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des terres de Feu , & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward ; je me proposois de repasser ensuite au cap Holland , & de reconnoître la côte depuis ce cap jusqu'à la baie Françoisse ; ce que nous n'avions pu faire dans la première tentative. Je fis armer d'espingoles & de fusils la chaloupe de la Boudoise , & le grand canot de l'Etoile ; & le 27 à quatre heures du matin , je partis du bord avec MM. de Bournand , d'Oraison & le prince de Nassau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoisse pour traverser

aux terres de Feu , où nous terrimes fûr les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere , dans une anse de fable mauvaife , même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la reffource d'entrer à mer haute dans la riviere , où ils trouveroient un abri. Nous dinames fur fes bords dans un affez joli bofquet qui couvroit de fon ombre plusieurs cabanes fawages. De cette ftation nous relevames la pointe de l'oueft de la baie Françoisè au nord-oueft-quart-oueft 5d oueft , & on s'en eftima à cinq lieues de diftance.

Après midi nous reprimes notre route en longeant à la rame la terre de Feu ; il ventoit peu de la partie de l'oueft , mais la mer étoit très-houleufe. Nous traversames un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues eft coupée dans fon milieu par une ifle fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vimes dans cette partie & le gros houl , nous firent penfer que ce pourroit bien être un détroit , lequel doit conduire à la mer affez proche du cap de Horn. Etant prefque paffés de l'autre bord , nous vimes plusieurs feux paroitre & s'éteindre ; enfuite ils refterent allumés , & nous diftinguames des Sauvages fur la pointe baffe d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allames auffi - tôt à leurs feux , & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déjà vue à mon premier voya-

ge dans le détroit. Nous les avons alors nommés *Péchevais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcèrent en nous abordant, & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répètent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anse voisine. Nous les quittames pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déjà faite nous empêcha de visiter. Nous la passames sur le bord d'une rivière assez considérable, où nous fimes grand feu, & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Le lendemain au matin nous vimes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en primes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme*; dans l'ouest est un ilot entre lequel & la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie

dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 brasses fond de vase; dans le goulet le fond est de roches par 4, 5 & 6 brasses; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'est où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubassin*. Lorsqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il suffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut desirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubassin.

Je laissai ici le chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoissances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner ensuite aux vaisseaux. Pour moi, je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des officiers de cette flûte, qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'ouest & visitâmes d'abord une isle que nous tournâmes, & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 brasses fond de sable & petit gravier. Sur cette isle il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En suivant la côte, nous gagnâmes avant le coucher du soleil, une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cause d'une roche apparente qui en est dans

l'est-sud-est environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 brasses d'eau , 8 & 9 dans le mouillage ; nous y passâmes la nuit.

Le 29 à la pointe du jour, nous sortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'ouest, aidés d'une marée très-forte. Nous passâmes entre deux isles d'une grandeur inégale, que je nommai *les deux Sœurs*. Elles gissent nord-nord-est & sud-sud-ouest avec le milieu du cap Forward, dont elles sont distantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de sucre* une montagne de cette forme, très-aisée à reconnoître, laquelle git nord-nord-est & sud-sud-ouest avec la pointe la plus méridionale du même cap ; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere, nous découvrîmes une belle baie avec un port superbe dans le fond ; une chute d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Cascade*. Le milieu de cette baie git nord-est & sud-ouest avec le cap Forward. La sûreté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laissent rien à désirer.

La cascade est formée par les eaux d'une petite riviere qui serpente dans la coupée de plusieurs montagnes fort élevées, & sa chute peut avoir cinquante à soixante toises. J'ai monté au dessus ; le terrain y est entre-mêlé de bosquets & de petites plaines d'une mouffe courte & spongieuse ; j'y ai cherché & n'y ai

point trouvé de traces du passage d'aucun homme ; les Sauvages de cette partie ne quittent guere les bords de la mer qui fournissent à leur subsistance. Au reste, toute la portion de la terre de Feu, comprise depuis l'isle Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de grosses isles inégales, élevées, montueuses, & dont les sommets sont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes sont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons ; &, aux arbres près, le terrain y ressemble assez à celui des isles Malouines (*).

Jusqu'à présent on ne connoissoit aucun mouillage dans ces contrées, & les navires évitoient d'en approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des navigateurs. Il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé plusieurs de rétrograder jusqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-dessus, ce que l'on

(*) M. de Bougainville donne dans l'édition in-4to. une carte particuliere de cette partie de la terre de Feu, qui sera fort utile aux navigateurs.

pourra presque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaisseaux. De-là toutes les bordées seront avantageuses, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être sensibles, il ne sera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous passâmes dans le port de la Cascade une nuit fort désagréable. Il faisoit grand froid, & la pluie tomba sans interruption. Elle dura presque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous sortîmes du port, & nous traversâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-grosse pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à peu près à égale distance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas question de songer à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faisant vent arrière, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la drisse & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traversant la baie Françoisse, un faux coup de barre ne nous mît le canot sur la tête. Enfin, j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon absence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout disposé pour l'appareillage; aussi nous commençâmes à désamarrer dans l'après-midi.

Le 31 décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous désamarrer, & à six

heures nous fortimes de la baie en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faisoit calme ; à sept heures il se leva une brise du nord-est, qui se renforça dans la journée, & fut assez claire jusqu'à midi ; le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie, étant à mi-canal, nous découvrimes & relevames *la Cascade* au sud-est, *le Pain de sucre* à l'est-sud-est 5^d sud, le *cap Forward* (1) à l'est-quart-nord-est, le *cap Holland* (2) à ouest-nord-ouest 4^d ouest. De midi à six heures du soir, nous doublames le cap Holland. Il venoit peu, & la brise ayant molli sur le soir, le tems d'ailleurs étant fort sombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrames à dix heures par 16 brasses d'eau, fond de gros gravier, sable & petit corail, ayant le cap Galant (3) au sud-

(1) Depuis l'ilot de l'Observatoire jusqu'au cap Forward, il y a environ six lieues, & la côte court à peu près sur l'ouest-sud-ouest. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anses peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

(3) Le cap Holland & le cap Galant gissent entre eux, est 2 deg. sud & ouest 2 deg. nord, & la distance est d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé, qui est le *cap Coventry*. On y place aussi plusieurs baies dont nous n'avons reconnu

ouest 3d'ouest. Nous eumes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de sud-ouest.

Nous commençames l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Fortescû*, au fond de laquelle est le port Galant (1). Le plan de la baie & du port est fort exact dans M. de Genne's. Nous n'avons que trop eu le loisir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois semaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il est juste de faire un peu partager aux lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elisabeth, & les isles dont le détroit de Magellan est ici parsemé; nous appercevions du mouillage deux de ces isles, que la *baie Verte*, ou *baie Descardes*, qu'on a visitée par terre. Elle est grande & profonde, mais il y paroît plusieurs hauts fonds.

[1] La baie de Fortescû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, jusqu'à une presqu'isle qui, partant de la côte de l'ouest de la baie, s'étend dans l'est-sud-est, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'est le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'ouest-nord-ouest. Sa largeur est de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du nord-est. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 brasses d'eau, fond de vase & coquillages.

nommées

nommées par Narborough *Charles & Montmouib.* Il a donné à celles qui font plus éloignées le nom d'*isles Royales*, & à la plus occidentale de toutes, celui d'*isle Rupert.* Les vents d'ouest ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchames le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois : savoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épice, assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pieces de filain & de toile, & sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatham Martch. 1766* : on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

M. Verron, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'isle qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle, 53 d 40' 41" de latitude australe. Cette observation, jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 décembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Galant au cap Forward. Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille 22d. 30' 32" nord-est, & son inclinaison du côté du pôle élevé de 11d 11'. Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant aussi

affreuses que les jours. Il y avoit le 3 une belle occasion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipse de lune qui commençoit ici à 10 heures 30' du soir; mais la pluie qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 & le 5 suivans furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un tems pareil que décrivait le psalmiste en disant: *nix, grando, glacies, spiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le sud-ouest des isles Charles & Montmouth; j'avois aussi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur secours, & ayant la ressource des mouillages connus, tant au nord qu'au sud, appareiller même avec vent contraire: mais il ne fut jamais assez maniable pour me le permettre. Au reste, pendant tout le tems de notre séjour ici, nous y remarquâmes constamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, est le même que dans la partie des goulets, c'est-à-dire que le flot porte à l'est, & l'ebe à l'ouest.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelque instant de relâche, le vent même parut venir du sud-est, & déjà nous avions défaffourché; mais au moment d'appareiller, le vent revint à ouest-nord-ouest avec des raffales qui nous

forcerent de réaffourcher aussi-tôt. Ce jour-là nous eumes à bord la visite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenues quelque tems arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, & les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. Nous eumes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pumes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leur regards; c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts trai-

toient les chefs-d'œuvres de l'industrie humaine comme ils traitent les loix de la nature & ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord & à terre.

Ces sauvages sont petits, vilains, maigres & d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtemens que de mauvaises peaux de loups marins, trop petites pour les envelopper; peaux qui servent également, & de toits à leurs cabanes, & de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanakes, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses, & les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons, qui servent de ports à ces pirogues assez loin du rivage; à terre, elles ramassent le bois & les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

Leurs pirogues sont d'écorce mal liée avec des joncs & de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes

font des arcs faits , ainsi que les fleches , avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx , qui est commune dans le détroit , la corde est de boyau & les fleches font armées de pointes de pierre , taillées avec assez d'art ; mais ces armes font plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles font aussi foibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poissons longs d'un pied , aiguifés par le bout & dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche , & s'en servent en maniere de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle , hommes , femmes & enfans , dans les cabanes , au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avoient tous les dents gâtées , & je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans , quoiqu'à moitié cruds.

Au reste , ils paroissent assez bonnes gens , mais ils font si foibles , qu'on est tenté de ne pas leur en savoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils font superstitieux & croient à des génies mal-faisans ; aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence font en même tems médecins & prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie , les Pecherais font les plus dénués de tout : ils font

exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même, fans devoirs & fans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoit pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se policant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'enfuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 & le 8 furent si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassames

même dans la nuit , & fumes obligés de mouiller une ancre du boffoir. Il y eut dans des instans jufqu'à quatre pouces de neige fur notre pont , & le jour naiffant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes , excepté le plat pays , dont l'humidité empêche la neige de s'y conferver. Le thermometre fut à 5 , 4 , barifa même jufqu'à deux degrés au dessus de la congelation. Le tems fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette , c'est-à-dire , qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant nos canots partir du bord , & voguer vers leurs cabanes , ils les suivirent , une feule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y resta peu de tems , & vint rejoindre auffi-tôt les autres , avec lesquels nos Messieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane , & les sauvages paroiffoient mécontents , lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres , où ils offrirent à ces Messieurs des moules , qu'ils fuçoient avant que de les présenter. On leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chantaient , danferent , & témoignèrent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes sauvages , dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un

de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devoit suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espèce de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soupçonnerent sans doute de quelque maléfice; car la première action du jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François, & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jeta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le

dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ses jambes, il se courboit sur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui pressoit le ventre de toute sa force, criant continuellement sans qu'on pût distinguer rien d'articulé dans ses cris. De tems en tems il se levoit, & paroissant tenir le mal dans ses mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en soufflant, comme s'il eût voulu chasser quelque mauvais esprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre sourd. Ce malheureux cependant paroissoit souffrir autant du remede que de son mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre sa parure de cérémonie, ensuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches, assez semblables au bonnet de Mercure, il recommença ses fonctions avec plus de confiance & tout aussi peu de succès. L'enfant alors paroissant plus mal, notre aumônier lui administra furtivement le batême.

Les officiers étoient revenus à bord, & m'avoient raconté ce qui se passoit à terre. Je m'y transportai aussi-tôt avec M. de la Porte, notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tisane émolliente. Lorsque nous arrivâmes, le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé les mêmes opérations sur le ventre, les cuisses

& le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriser cette infortunée créature qui souffroit sans se plaindre. Son corps étoit déjà tout meurtri, & les médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifesté par des signes non équivoques, la patience de l'enfant donnerent le spectacle le plus attendrissant. Les sauvages s'apperçurent sans doute que nous partagions leurs peines, du moins leur méfiance sembla-t-elle diminuée. Ils nous laisserent approcher du malade, & le major examina sa bouche ensanglantée, que son pere & un autre Pecherais suçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur persuader de faire usage du lait; il fallut en goûter plusieurs fois, & malgré l'invincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la cafetiere pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'il portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc, & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussitôt. Nous remarquames aussi que tandis qu'un

des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous retournames à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eumes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fit un tems affreux, les sauvages appareillèrent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers funestes, qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie, dans un instant plus calme, ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large, & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous! Ils abandonnèrent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée; *satis est gentem effugisse nefandam*. Ils ont emporté de nous l'idée d'être mal-faisans; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjecture? Quelle perte, en effet, pour une société aussi peu nombreuse, qu'un adolescent échappé à tous les hasards de l'enfance!

Le vent d'est souffla avec furie & presque fans interruption, jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; nous eumes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions défaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures; & la journée fut cruelle. Le 15, il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du nord, & nous appareillames avec la marée favorable; elle baissoit alors, & portoit dans l'ouest. Les vents ne tarderent pas à revenir à ouest & ouest-sud-ouest, & nous ne pumes jamais avec la bonne marée, gagner l'isle *Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dériroit outre mesure, & l'Étoile avoit sur nous un avantage incroyable. Nous restames tout le jour sur les bords entre l'isle *Rupert* & une pointe du continent, qu'on nomme *la pointe du Passage*, pour attendre le jussant, avec lequel j'espérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'isle de *Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1).

(1) Depuis le cap Galant jusqu'à la baie Elizabeth, la côte court à peu près sur l'ouest-nord-ouest, & la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond est trop considérable, même

Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot sonder dans le sud-est de l'isle Rupert, avec intention d'y aller mouiller jusqu'au retour de la marée favorable. Le canot signala un mouillage, & y resta sur son grappin ; mais nous en étions déjà tombés beaucoup sous le vent. Nous courumes un bord à terre, pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refusa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déjà entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller sur 8 brasses de fond, l'ancre tombée sur des roches chassa, sans que la proximité où nous étions de la terre, permit de filer du cable ; déjà nous n'avions plus que 3 brasses & demie d'eau sous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorsqu'il en

tout à terre. La baie Elizabeth est ouverte au sud-ouest, elle a trois quarts de lieue entre ses pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie est sablonneuse, ainsi que celle du sud-est. Dans sa partie septentrionale regne une bature qui se prolonge assez au large. Le bon mouillage dans cette baie est par 9 brasses, fond de sable, gravier & corail, & par les marques suivantes, la pointe est de la baie au sud-sud-est 5 deg. est ; sa pointe ouest à ouest-quart-nord-ouest ; la pointe est de *Pisle de Louis-le-Grand*, au sud-sud-ouest 5 d. sud ; la bature au nord-ouest-quart-nord.

vint une petite brise ; nous fîmes aussi-tôt ferver nos voiles , & la frégate s'abattit ; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre secours , étoient devant elle à la remorquer ; nous filions le cable sur lequel on avoit mis une bouée , & il y en avoit près de la moitié dehors , lorsqu'il se trouva engagé dans l'entrepont , & fit faire tête à la frégate , qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable , & la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça , & après avoir encore couru deux bords inutilement , je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant , où nous mouillames à huit heures du soir , par 20 brasses d'eau , fond de vase. Nos bateaux que j'avois laissés pour lever notre ancre , revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems , que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes , nous en voyions quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures ; mais à midi , un coup de tonnerre , le seul que nous ayions entendu dans le détroit , fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin ; nous chassames , & fumes contraints

de mouiller notre grande ancre, & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbustes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante, mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractere le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevames notre grande ancre, virames nos basses vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile, que sa bonté rendoit capable de fortir presque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a passé, ce canal devoit être dans le sud-ouest & sud-ouest-quart-sud de la baie Elisabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais qui le commandoit, me rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit, terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il

est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Il fit ensuite le tour de l'isle de *Louis le Grand* par le sud, & rentra dans le canal de Magellan, sans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu seulement à la terre de Feu une assez belle baie, la même sans doute que celle à laquelle Beauchefne donne le nom de *la Nativité*. Au reste, en faisant le sud-ouest & sud-ouest-quart-sud, à la sortie de la baie Elisabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperait en deux l'isle de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penser que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions souvent découvert dans le sud des isles *Charles & Montmouth*, un vaste canal semé d'islots, qu'aucune terre ne bornoit au sud; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le sud de l'isle de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant, dans le sud des isles *Charles & Montmouth*. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vîmes que M. Frezier, d'après le rapport de Marcant,

Marcant , place la baie Elifabeth , de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal , à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Elifabeth *la baie Descordes* , qui est effectivement à onze lieues du cap Forward , puisqu'elle est à une lieue dans l'est du port Galant ; appareillant de cette baie , & faisant le sud-ouest & sud-ouest-quart-sud , il a rangé la pointe orientale des isles Charles & Montmouth , dont il a pris la masse pour l'isle de Louis le Grand , erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne fera pas pourvu de bons mémoires , & il a débouqué par le canal semé d'isles , dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante , qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant ; le point le plus épineux , avant que d'y arriver , est de doubler le cap Forward , ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à présent assez facile : une fois rendu au port Galant , si les vents défendent le canal ordinaire , pour peu qu'ils prennent du nord , on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port ; vingt-quatre heures alors suffissent pour entrer dans la mer du sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal , que je crois fer-

mement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complete du problème. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Le 21, le 22 & le 23, les raffales, la neige & la pluie furent presque continuelles. Dans la nuit du 21 au 22, il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie, & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du sud-sud-ouest, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent; il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remimes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant, nous y avons pris quelques tonneaux de lest & changé notre arri-mage, pour tâcher de retrouver la marche de la frégate; nous réussimes à lui en rendre une partie. Au reste, toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi longs que le sont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit, nous défourchames & virames à pic; à trois heures nous appareillames en nous faisant remorquer

par nos bâtimens à rames , la fraicheur venoit du nord ; à cinq heures & demie la brise se décida de l'est , & nous mimés tout dehors , perroquets & bonnetes , voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passâmes à mi-canal , suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre *les isles Royales* & le continent , le détroit peut avoir deux lieues ; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'isle Rupert* & *la pointe du Passage* , ensuite une lieue & demie entre l'isle de Louis le Grand & la baie Elifabeth , sur la pointe orientale de laquelle il y a une bature couverte de goëmons , qui avance un quart de lieue au large.

Depuis la baie Elifabeth , la côte court sur le ouest-nord-ouest pendant environ deux lieues , jusqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor* , & *Beauchefne du Massacre* , à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere est facile à reconnoître , elle sort d'une vallée profonde , à l'ouest elle a une montagne fort élevée , sa pointe occidentale est basse & couverte de bois , & la côte y est sablonneuse. De la riviere du Massacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jerôme* , j'estime trois lieues de distance , & le gissement est le nord-ouest-quart-ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur , & dans le fond on voit les terres reve-

nir vers le nord. Quand on est par le travers de la riviere du Massacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il est facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient sur l'ouest-quart-sud-ouest & l'ouest-sud-ouest jusqu'au *cap Quad*, qui s'avancant beaucoup, paroît croisé avec la pointe occidentale de l'isle de Louis le Grand, & ne laisse point appercevoir de débouché. Au reste, une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal, est de suivre toujours la côte de l'isle de Louis le Grand, qu'on peut ranger de près sans aucun danger. La distance du canal S. Jérôme au cap Quad est d'environ quatre lieues, & ce cap gît est-quart-nord-est 2 deg. est & ouest-quart-sud-ouest 2 deg. ouest, avec la pointe occidentale de l'isle de Louis le Grand.

Cette isle peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte septentrionale court sur l'ouest-nord-ouest jusqu'à la *baie Dauphine*, dont la profondeur est d'environ deux milles, sur une demi-lieue d'ouverture; elle court ensuite sur l'ouest jusqu'à son extrémité occidentale, nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au sujet du faux détroit, nous rangeames l'isle de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnumes fort distinctement le *port Phelippeaux*, qui nous parut une anse fort commode & bien à l'abri. A midi, le cap Quad nous restoit à l'ouest-

quart-sud-ouest 2 deg. sud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'est-quart-nord-est environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reste du jour, & nous cinglames toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quad, le détroit s'avance dans l'ouest-nord-ouest & nord-ouest-quart-ouest sans détour sensible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quad est remarquable. Il est composé de rochers escarpés, dont ceux qui forment sa tête chenue, ne ressemblent pas mal à d'antiques ruines. Jusqu'à lui les côtes sont par-tout boisées, & la verdure des arbres adoucit l'aspect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'est plus bordé des deux côtés que par des rochers arides, sur lesquels il n'y a pas apparence de terre. Leur sommet élevé est toujours couvert de neige, & les vallées profondes sont remplies par d'immenses amas de glaces dont la couleur atteste l'antiquité. Narborough frappé de cet horrible aspect, nomma cette partie *la désolation du sud*, aussi ne sauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorsqu'on est par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui est le cap *Mundai*, lequel j'estime être à quinze lieues du cap Quad. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons imposé des noms. Le premier

que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*, est à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'anchrage est très-sûr, si le fond y est aussi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'ouest du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuse* dans le même gissement & la même distance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte paroîtaine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laissé le tems de les sonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrécit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guere plus de quatre milles.

A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'est-quart-sud-est & l'est-sud-est du cap Mundai. Le vent soufflant toujours de l'est grand frais, & le tems étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrames les bonnetes, & fines les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fumes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdimes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Mundai, je fis signal de

mettre en panne , ſtribord au vent , & nous paſames ainſi le reſte de la nuit , éventant ou maſquant , ſuivant que nous nous eſtimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre , & je fis ſervir. Nous gouvernâmes à oueſt-quart-nord-oueſt juſqu'à huit heures , & de huit heures à midi entre l'oueſt-quart-nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt. Le vent étoit toujours à l'eſt petit frais très-brumeux ; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte , plus ſouvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin , à midi nous eûmes connoiſſance du *cap des Piliers & des Evangéliſtes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A meſure que nous avançons du côté du cap des Piliers , nous découvriâmes avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres , & une groſſe lame du oueſt nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne reſta pas à l'eſt , il paſſa à oueſt-ſud-oueſt , & nous courûmes au nord-oueſt juſqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le *cap des Victoires* au nord oueſt , & le cap des Piliers au ſud 3d oueſt.

Lorſqu'on a dépaſſé le cap Mundai , la côte ſeptentrionale ſe courbe en arc , & le canal s'ouvre juſqu'à quatre , cinq & ſix lieues de largeur. Je compte environ ſeize lieues du cap

Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le ouest-quart-nord-ouest. La côte du sud y est haute & escarpée, celle du nord est bordée d'isles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuse : il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne saurois rien dire de plus sur ces dernières terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant lesquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La dernière terre dont on ait la vue à la côte du nord est le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le *cap Désire*, qui est en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le sud-ouest du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps est bordée, à près d'une lieue au large, de plusieurs ilots ou brisans connus sous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers est une terre très élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées sur le nord-ouest, & qui font la pointe du cap. A six ou sept lieues dans le nord-ouest de ce cap, on voit quatre islots nommés *les Evangelistes* ; trois sont ras : le quatrième, qui a la figure d'un meulon de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le sud-sud-ouest & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour sortir du détroit, on

peut en passer indifféremment au nord ou au sud ; je conseillerois d'en passer au sud , si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du nord est bordée d'ilots , & paroît coupée par de grandes baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après-midi les vents varient du ouest-sud-ouest au ouest-nord-ouest , grand frais ; nous louvoyames jusqu'au coucher du soleil , toutes voiles hautes , afin de doubler les douze Apôtres. Nous eumes assez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout , & d'être forcés à passer encore la nuit dans le détroit , ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir , les bordées adonnerent ; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé , à huit heures nous étions entièrement dégagés des terres , & un bon vent de nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fimes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par ... 52 d 50' de latitude australe , & ... 79 d 9' de long. occ. de Paris.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours , au port Galant , des tems constamment mauvais & contraires , trente-six heures d'un bon vent , tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer , ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique ; exemple que je crois être unique , d'une navigation sans

mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

J'estime la longueur entière du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'est, & le jussant ou l'ebe, dans l'ouest, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges: c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'est, & l'ebe vers celle de l'ouest. Je dois en même tems avertir que cette assertion sur la direction des marées dans le détroit de Magellan, est absolument contraire à ce que les autres navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

Au reste, combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchesne, tels qu'ils sont sortis de leurs mains, & d'être obligés

de n'en consulter que des extraits défigurés ; outre l'affectation des auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation , s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait , l'ignorance des termes de l'art dont un marin est obligé de se servir , leur fait prendre , pour des mots vicieux , des expressions nécessaires & consacrées , qu'ils remplacent par des absurdités. Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femmes-lettres des deux sexes , & leur travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde , & qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons effuyées dans le passage du détroit de Magellan , je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année , quand les nuits sont de seize , dix-sept & dix-huit heures , je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne font pas des dangers , au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On fera sans doute retenu quelque tems dans le détroit , mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau , du bois & des coquillages , quelquefois aussi de très-bons poissons ; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fit plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la mer occi-

dentale en doublant le cap de Horn, que dans celui qui y fera entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en fortimes, nous n'avions personne sur les cadres.

Fin de la premiere Partie.



T A B L E

DES MATIÈRES

Contenues dans cette premiere Partie.

CHAP. I. **D**ÉPART de la Boudeuse de Nantes ;
relâche à Brest ; route de Brest à Montevideo ;
jonction avec les frégates Espagnoles pour la
remise des isles Malouines. Pag. 29

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Brest. Départ de Brest. Description des Salvages. Erreur dans l'estime de la route. Position des Salvages rectifiée. Observations nautiques. Passage de la ligne. Remarques sur la variation. Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Bresil. Observations sur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montevideo. Route par terre de Buénos-Aires à Montevideo.

CHAP. II. *Détails sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata* 43

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve. Date des premiers établissemens que les Espagnols y font. Situation de la ville de Buénos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etablissement religieux. Confrairie & processions de negres. Dehors de Buénos-Aires , leurs productions. Abondance de bestiaux. Ra-

reté du bois, moyen d'y remédier. Détails sur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le nord de la rivière. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails sur la ville de Montevideo ; sur le mouillage dans cette baie. La relâche y est excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux isles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces isles.*

58

Départ de Montevideo. Coup de vent effuyé dans la rivière. Route de Montevideo aux isles Malouines. Faute commise dans la direction de cette route. Prise de possession de notre établissement aux Malouines par les Espagnols. Détail historique sur ces isles. Americ Vespuce en a le premier connoissance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoissance. Premier établissement dans ces isles. Détail sur la maniere dont il se fait. Première année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails sur l'histoire naturelle des isles Malouines.*

71

Aspect qu'elles présentent. Leur position géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du sol. Tourbe & ses qualités. Des plantes. Gommier résineux. Plante propre à faire de la bière. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un

feul quadrupede. Des oifeaux à pieds palmés. Ils font en grand nombre. Oifeaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poiffons. Des cruftacées.

CHAP. V. *Navigation des isles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeufe avec l'Etoile. Hoftilités des Portugais contre les Efpagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.* 96

Départ des Malouines pour Rio-Janéiro. Entrée à Rio-Janéiro. Diffuffion au fujet du falut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaiffeau Efpagnol de la part du viceroi. Secours que nous donnons aux Efpagnols. Visite du viceroi à bord de la frégate. Hoftilités des Portugais contre les Efpagnols. Mauvais procédés du viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro. Détails fur les richesses de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio-Janéiro. Second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.* 110

Départ de Rio-Janéiro. Eclipse de foleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montevideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails fur cette espece de port. Départ de plu-

sieurs vaisseaux pour l'Europe ; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails sur les missions du Paraguai ; & l'expulsion des Jésuites de cette province.*

119

Date de l'établissement des missions. Conditions stipulées entre la cour d'Espagne & les Jésuites. Zele & succès des missionnaires. Révolte des Indiens contre les Espagnols. Cause de leur mécontentement. Ils prennent les armes & sont battus. Troubles apaisés. Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites. Gouvernement des missions montré en perspective. Détails intérieurs de l'administration. Conséquences qu'on en tire. Expulsion des Jésuites de la province de la Plata. Mesures prises à ce sujet par la cour d'Espagne. Mesures prises par le gouverneur-général. Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du gouverneur-général. Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les villes Espagnoles. Arrivée à Buénos-Aires des caciques & des corrégidors des missions. Ils paroissent publiquement devant le gouverneur-général. Quelle étoit l'étendue des missions. Détail sur l'entrée du gouverneur-général dans les missions. Relation de cet événement publiée à Buénos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'isle Sainte-Elisabeth.* 142

L'étoile part de la Encenada pour Montevideo.
Danger

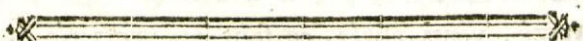
Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Montevideo. Départ de Montevideo. Position de cette ville déterminée astronomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés esquivées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bature. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'isle Sainte-Elisabeth. Description de cette isle.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'isle Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan; détails nautiques sur cette navigation.* 171

Difficultés du passage le long de l'isle Sainte-Elisabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap

Forward. Mouillage dans la baie Françoise. Avis sur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Observations astronomiques & météorologiques. Description de cette partie du détroit. Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de Beaubassin; sa description. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Cascade. Description du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Fortescû. Détails des contrariétés que nous y essuyons. Traces trouvées du passage des Anglois. Observations astronomiques & nautiques. Rencontre & description des Pecherais. Accident funeste qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Affertion discutée sur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoissance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Fortescû. Description du détroit depuis le cap Galant jusqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit; description de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Observations générales sur cette navigation. Conclusion qu'on en tire.

Fin de la Table de cette premiere Partie.



EXPLICATION DES TERMES DE MARINE

Employés dans cet Ouvrage.

A

- A**BBATRE, dériver, se trouver écarté de sa route par la force des courans.
- ACCORE, en parlant d'un récif, c'est son extrémité la plus dangereuse.
- ACCORER, appuyer, soutenir quelque chose; *il faut accorer le beaupré.*
- AFFALER, faire baisser. *Il faut affaler la manœuvre, ou la diminuer. Affalé sur la côte,* se dit d'un vaisseau que la force du vent ou des courans tient près de terre sans qu'il puisse gagner le large, ce qui le met en danger d'échouer.
- AFFLOUER, voguer, ce mot n'est guere en usage.
- AFFOURCHER, c'est jeter une seconde ancre à la suite d'une première, ce qui forme une espece de fourche, & sert à retenir mieux un vaisseau dans un tems de tourmente.
- AGRÉER, c'est équiper un vaisseau de ses manœuvres, & arranger les marchandises.
- AGRETS, équipement de voiles, de mâts, de vergues, de cables, d'ancre, &c.
- AIR DE VENT, l'un des trente-deux vents connus des marins, favorable au vaisseau pour faire route.

ALIZÉ, vents alizés, ce font des vents réglés qui soufflent constamment dans certains parages.

AMARRER, lier fortement un vaisseau, ou une de ses parties avec des cordages appellés *Amarres*.

AMENER, faire baisser le pavillon par respect, ou quand on ne peut plus se défendre.

AMURER, bander les cordages; on *amure* pour aller au plus près du vent.

AMURES, trous pratiqués dans le plat bord d'un vaisseau, & dont en certains cas on approche le plus que l'on peut les coins des voiles pour mieux prendre le vent.

ANCRE, instrument de fer à double crochet, lié à un cable ou à une chaîne, & qu'on jette au fond de la mer pour arrêter le vaisseau. Une *ancre de fouée* est plus petite, on s'en sert dans une rade pour changer un vaisseau de place. Mettre une *ancre au bossoir*, c'est la retirer & la mettre à sa place ordinaire à l'avant du vaisseau.

ANSE, voyez *Baye*.

APPAREILLER, disposer tout dans un navire pour mettre à la voile: ces préparatifs varient suivant les circonstances.

ARRIERE, poupe du vaisseau; c'est à cette partie qu'on attache le gouvernail.

ARRIMAGE, arrangement de la cargaison d'un vaisseau. Il se fait dans un sens horizontal, afin de maintenir l'équilibre.

ARRIVER, c'est obéir au vent, tourner la barre du gouvernail de maniere à suivre la direction du vent qui souffle.

ARQUER OU S'ARQUER, se dit d'un vaisseau dont

la quille ne conserve pas la courbure qu'elle doit avoir, ce qui arrive lorsqu'il pose sur un fond inégal, ou qu'on le lance à l'eau.

ARTIMON, second mât du vaisseau; on donne le même nom à la voile de ce mât.

ATTERRIR, prendre terre en quelque lieu, aborder, ou simplement voir & reconnoître une terre.

AVARIES, c'est le dommage arrivé à un vaisseau, ou aux marchandises dont il est chargé, c'est encore les dépenses extraordinaires que l'on est obligé de faire pendant le cours d'un voyage pour le corps du vaisseau, ou la conservation des marchandises. Ce mot signifie aussi le droit que l'on paie dans un port pour le mouillage.

B

BALISES, marques ou signaux, faits de mâts ou de tonneaux vuides, placés près des rochers ou des bancs de sable & le long d'un chenal dangereux, pour servir de guides aux navigateurs.

BANC, montagne de sable, terre ou rocher qui s'éleve vers la surface de l'eau, de manière qu'un vaisseau ne peut y manœuvrer, & court risque d'échouer.

BANDE, mettre un vaisseau à la bande, c'est le tourner de côté pour le radouber ou pour boucher quelque voye d'eau.

BARBE, la *Sainte-Barbe*, chambre des canoniers, ou retranchement pratiqué sur l'arrière du vaisseau, sous la chambre du capitaine. Le timon du gouvernail passe dans la Sainte-

- Barbe , les canoniers y couchent , & quelquefois des officiers & des passagers.
- BARRE** , file de bancs de sable ou de rochers qui embarrassent l'entrée des ports & des rivières.
- BAS-BORD** , voyez **BORD**.
- BASSE** , ou **BATTURE** , fond mêlé de sable , de roches ou de pierre qui s'éleve jusques près de la surface de l'eau , & où l'on voit la mer refouler & écumer en heurtant contre.
- BAYE** , enfoncement de la mer dans les terres beaucoup plus large en dedans qu'à son entrée , ce qui la distingue de l'*anse* , qui est plus large à l'entrée que dans l'intérieur.
- BEAUPRÉ** , c'est le mât le plus avancé vers la proue , où il est placé & couché sur l'épéron.
- BERNE** , mettre le pavillon *en berne* , c'est l'arborer pour donner ordre aux vaisseaux inférieurs de venir à bord , ou pour avertir que l'on a besoin de secours.
- BISCUIT** , petit pain applati qui a été cuit au moins deux fois : il sert de pain aux équipages.
- BITORD** , menue corde à deux fils dont on se sert pour amarrer & renforcer les manœuvres.
- BITTES** , pièces de bois qui servent à soutenir les cables lorsqu'on jette l'ancre ou qu'on amarre.
- BONNETTE** , petite voile dont on se sert pour agrandir & multiplier celles du vaisseau.
- BORD** , ce mot a plusieurs usages dans la marine. Il signifie en général un vaisseau & tout autre bâtiment de mer. *Il n'y avoit sur notre bord qu'un matelot malade. Venir à bord* , c'est se rendre dans un vaisseau. Le *bas bord* d'un

DES TERMES DE MARINE. 231

- navire est le côté gauche , par opposition à *tribord* qui en est le côté droit , quand on regarde de la poupe ou de l'arrière. *Bord* , signifie encore la route d'un vaisseau. Avoir fait un *bon bord* , c'est avoir avancé dans sa route , étant au plus près du vent. Courir *bord sur bord* , c'est gouverner tantôt à *tribord* , tantôt à *bas bord* , alternativement lorsqu'on n'a pas le vent favorable.
- BORDAGE** , d'un vaisseau c'est le revêtement de planches dont il est couvert extérieurement.
- BORDÉE** , chemin que fait un vaisseau sans changer de route , ou en avançant du même vent. *Faire diverses bordées* , c'est changer de route plusieurs fois. V. **BORD**. La *bordée* , signifie aussi toute la ligne d'artillerie qui est sur le flanc d'un vaisseau. On dit *tirer* ou *envoyer sa bordée*.
- BOSSOIRS** , poutres mises en faillie à l'avant du navire pour y placer les ancres & les tenir prêtes à être jettées à la mer.
- BOUÉE** , marque faite avec une planche , ou plus communément avec un barril vuide , bien clos & relié de fer , attaché à un cordage appelé *orin* , qui tient par un bout à l'ancre , & par l'autre à la bouée. Ce cordage doit être assez long pour laisser à la bouée la facilité de furnager. Elle sert à indiquer le lieu où est l'ancre.
- BOULINE** , corde attachée vers le milieu de chaque long côté de la voile. On tire cette corde pour mettre la voile de biais , & la disposer à recevoir plus de vent , lorsqu'il vient de côté.
- BOUSSOLE** , instrument qui sert à diriger la

route d'un vaisseau. Il est composé d'une boîte qui renferme une aiguille aimantée, encastrée dans un cercle de talc ou de carton, & tournant sur un pivot. Ce cercle est divisé en 32 parties égales, pour répondre aux 32 vents. La boussole est aussi appelée *compas de mer*; elle sert encore à observer le soleil au point précis de son lever & de son coucher, pour connoître la variation ou la déclinaison de l'aiguille aimantée.

BOUT-DEHORS, ou **BOUTE-DEHORS**, pièces de bois que l'on ajoute par le moyen d'un anneau de fer à chaque extrémité des vergues du grand mât & du mât de mizaine, pour y appareiller les bonnettes.

BOUTELLES, faillies de charpente sur les côtés de l'arrière d'un vaisseau, de part & d'autre de la chambre du capitaine.

BRASSE, mesure que l'on prend les deux bras étendus; elle vaut à peu près une toise ou six pieds.

BRISANT, pointe de rocher qui s'élève jusqu'à la surface de l'eau, quelquefois au dessus, & contre laquelle les vagues vont se briser.

BRISE, petit vent léger. On donne ce nom aux vents de mer qui soufflent vers les 10 heures du matin, sur les côtes de l'Amérique, ou aux vents de terre qui s'élèvent le soir & cessent au retour du soleil.

BRUME, brouillard de mer fort épais: il règne particulièrement dans les mers septentrionales & dans celles du monde austral. C'est l'un des plus terribles fléaux des navigateurs.

C.

- CABESTAN**, machine qui sert à lever des fardeaux considérables. Il est composé d'un essieu traversé de barres de bois, par le moyen desquelles on le fait tourner. Il sert sur mer à lever ou retirer les ancrés.
- CADRE**, assemblage de quatre planches en forme de carré long, dont le fond est garni de cordes entrelacées, on y met un matelas sur lequel on se couche, après l'avoir suspendu comme le branle. Il sert ordinairement pour les malades. On dit, *Nous n'avions personne sur les cadres.*
- CALE**, c'est le fond ou la partie la plus basse d'un navire, laquelle entre dans l'eau & s'étend de la proue à la poupe. L'endroit où l'on place les munitions s'appelle *fond de cale*. On nomme aussi *cale* un endroit où les vaisseaux sont à l'abri derrière quelque terrain peu élevé.
- CALER** les voiles, c'est les abaisser. *Caler* quelque chose, c'est y mettre une cale pour la hausser ou pour en remplir les espaces vuides.
- CALFATS**; étoupes fourrées avec force dans les fentes d'un vaisseau, sur lesquelles on répand ensuite du brai ou de la poix bouillante. *Calfater* un vaisseau, c'est en garnir les fentes avec de la poix & des étoupes. On nomme aussi *calfat*, un instrument qui sert à cet usage.
- CALME**, cessation de vent. *Calme tout plat*, c'est lorsqu'il n'y a point de vent sensible.
- CAP**, promontoire, pointe de terre qui avance dans la mer. *Doubler un cap*, c'est passer au delà.

- CAP**, proue du navire ; on l'appelle aussi, *tête*, *pointe*, *éperon*, ou *l'avant* : on dit *mettre le cap*, *porter le cap du côté de la terre*, pour dire mettre la proue de ce côté-là.
- CAPE**, ou *grand pacsi*, grande voile. *Etre à la cape*, c'est ne porter que la grande voile déployée. On se met aussi à la cape, avec la mizaine, l'artimon, les huniers. *Capeyer*, c'est être à la cape.
- CARENER**, un vaisseau, c'est réparer tous les dommages qu'il peut avoir souffert dans sa course en y remettant des planches & en le calfatant. On le couche pour cela sur le côté. *Carenage*, est un lieu commode pour carener les vaisseaux.
- CARGUER** la voile, c'est la ferrer & la trouffer près des vergues, par le moyen des *cargues* qui sont des manœuvres ou des instrumens destinés à cet usage.
- CARLINGUE**, c'est la pièce de bois la plus grosse & la plus longue qui soit employée dans le fond de cale d'un vaisseau.
- CHAMBEKIN**, petit bâtiment Espagnol.
- CHARNIER**, endroit du vaisseau où l'on tient les viandes pour les conserver.
- CHASSER** sur ses ancres, se dit d'un vaisseau qui après avoir jetté l'ancre continue d'avancer. Cela arrive lorsque l'ancre rencontre un terrain dans lequel elle ne peut mordre.
- CHENAL**, ou canal, est un courant d'eau bordé des deux côtés, naturellement ou par l'art, de terres qui le reserrent, & où un vaisseau peut entrer quoiqu'avec précaution.
- CHOUQUET**, ou chiquet, gros billot de bois moitié carré & moitié rond, qui sert à cha-

DES TERMES DE MARINE. 235

que brisure de mats, au dessus des bancs des hunes, pour emboiter les mats l'un dans l'autre.

COURANT, mouvement rapide des eaux qui en certains parages se portent du même côté.

CORVETTE, petit bâtiment, ou barque longue & légère, qui va à voiles & à rames.

CRIQUE, ou anse, petit enfoncement de la mer ou d'une rivière dans les terres.

CULER, reculer, aller en arrière.

D.

DÉBOUQUEMENT, action de sortir d'un détroit ou d'un canal, qui sépare deux terres voisines.

DÉCLINAISON, variation plus ou moins grande de l'aiguille aimantée qui ne marque pas toujours le véritable nord. Il est essentiel de connoître cette variation pour diriger la route d'un vaisseau.

DEGRÉ, est l'une des 360 parties égales, dans lesquelles les astronomes suposent tout cercle divisé.

DE'GRE'EMENT, l'action d'ôter à un vaisseau tous ses agrès, ou de le défarmer.

DE'RIVER, sortir de sa route, ou quitter malgré ses efforts la route qu'on voudroit suivre.

D'ESAFFOURCHER, lever l'ancre d'affourche & le rapporter à bord.

DRAGUER, c'est pêcher une ancre, ou d'autres choses dans le fond de la mer, au moyen d'un gros cordage qu'on nomme *Drague* & qui sert aussi à tenir fermes les pièces de canon quand elles tirent.

DRISSE, c'est le nom que l'on donne sur mer

à la corde qui sert à arborer le pavillon. Les vergues ont aussi leurs *driffes* ou cordages particuliers.

E.

EAU, on dit *eau haute*, quand la mer est montée, *eau basse*, quand elle s'est retirée. *Faire de l'eau*, c'est prendre sa provision d'eau douce. Mais *faire eau*, se dit d'un vaisseau dans lequel l'eau de la mer entre par quelque ouverture. *Etre dans les eaux* d'un autre vaisseau, c'est le suivre de près & faire la même route.

EBBE, c'est le reflux de la marée. *Jussant* signifie la même chose.

ECHOUER, donner, ou toucher du fond du navire le fond de la mer, soit banc, soit roches.

ECOUTES, cordages attachés au bas des voiles, & qu'on roidit plus ou moins pour qu'elles reçoivent mieux le vent.

ECOUTILLE, ouverture quarrée du tillac en forme de trappe, pour descendre dans l'intérieur du vaisseau.

ECUBIERS, grands trous dans l'avant du navire par lesquels on fait passer les cables pour mouiller.

EMBARCATION, vaisseau, bâtiment en général. On dit *une foible embarcation*.

ENCABLURE, longueur d'un cable qui est ordinairement de 120 brasses, on se sert de cette expression pour mesurer les distances peu considérables.

ESTIME, est la conjecture ou le jugement que porte un pilote sur la quantité de chemin qu'un vaisseau a fait, ou sur les parages dans

lesquels il se trouve. *Estimer*, c'est calculer le fillage ou la vitesse de la marche d'un vaisseau, par le secours de la machine appelée *Leck*.

ETAI, gros cordage destiné à tenir le mat dans son affiete & à l'affermir du côté de l'avant comme les hautbans l'affujettissent par les deux côtés & par l'arrière du vaisseau.

ETALE, on dit *étaler la marée* pour signifier, mouiller l'ancre pendant un vent ou une marée contraire à la course d'un vaisseau, & en attendant une marée favorable. Ainsi *mer étale* ou *vent étale*, signifie une marée ou un vent contraire.

ETRAVE, c'est le nom qu'on donne à une pièce de bois courbe qui forme la proue du vaisseau.

EVENTER, mettre les voiles au vent. *Masquer* signifie le contraire.

F.

FERLER, *ferrer*¹, trouffer, plier entièrement ou en fagot. *Carguer*, c'est plier les voiles en partie.

FILER du cable, lâcher le cable, & en donner la longueur qu'il faut pour mouiller commodément.

FLAMME, longue banderolle arborée aux vergues & au hunes pour servir de signal ou d'ornement.

FLOT se dit de l'eau agitée par le vent; on le dit aussi du flux de la mer & de la quantité ou profondeur d'eau qu'il faut à un vaisseau pour voguer. **FLOTTAISON**, manière dont un vaisseau navigue.

FLUTE, gros bâtiment de charge, dont on se

- se fert ordinairement pour porter les vivres & les munitions.
- FOND**, superficie de la terre sous les eaux.
Fond de bonne tenue, est celui où l'ancre mord bien.
- FOND DE CALE**, c'est la partie antérieure, la plus basse du navire, où l'on met les tonneaux.
- FOUGUE**, on dit, *mat de fougue*, pour signifier le mat d'artimon, & *vergue de fougue*, une vergue de l'artimon qui borde la voile du perroquet, sans porter de vergue.
- FRAICHIR**, le vent *fraichit*, lorsqu'il augmente considérablement de force.
- FRANC-BORD**, ou Franc-tillac, c'est le pont élevé sur le fond de cale & le plus près de l'eau.
- FUNIN**, c'est le nom qu'on donne à divers cordages d'un vaisseau. *Franc-funin*, ce sont les gros cordages qu'on employe pour les plus rudes manœuvres, comme pour attacher & assurer les ancres contre le vent.

G.

- GABIER**, matelot placé sur la hune pour faire le guet & la découverte.
- GAILLARD d'avant**, étage coupé au dessus du pont. Il y a le *gaillard d'avant* qui est à la proue des grands vaisseaux, & régné depuis le mat de misène jusques à l'éperon, & le *gaillard d'arriere*, qui occupe depuis le grand mat jusques au gouvernail.
- GISSEMENT**, situation respective des côtes & des parages.
- GOLETTE**, petit bateau, ou canot.
- GOULET**, canal étroit & resserré entre deux terres.

GOUVERNER, tenir le timon, ou la barre du gouvernail, pour diriger les mouvemens du vaisseau: *gouverner au nord*, signifie faire route, ou avancer du côté du nord.

GRAIN, nuage qui amene du vent & de la pluye, mais qui passe promptement.

GRAPIN, petite ancre à cinq pattes qui sert à retenir une chaloupe ou un canot, on donne aussi ce nom à un croc que l'on jette sur les vaisseaux ennemis pour les accrocher.

GRELIN, c'est un petit cable dont on se sert dans les navires.

GRÈVE, plage unie & sabloneuse sur le bord d'un fleuve, ou sur le rivage de la mer.

H.

HALER, tirer ou faire approcher à l'aide d'une corde.

HAMAC, lit de toile de coton, suspendu par les deux extrémités avec des cordes. On l'appelle aussi *brenle*; ce sont les lits ordinaires des matelots.

HANSIERE, gros cordage, qu'on jette aux chaloupes qui veulent venir à bord d'un vaisseau.

HANTER la terre, signifie s'en approcher & la suivre en naviguant.

HARPON, gros javelot de fer armé d'un manche de bois, auquel on attache une corde.

HAUBANS, gros cordages avec lesquels on soutient les mats des deux côtés & par l'arrière du navire pour les fixer & les empêcher de vaciller.

HAUT-FOND, endroit de la mer où il y a peu d'eau.

HAUTEUR, élévation du pôle, du soleil, des

étoiles. Elle se mesure & se détermine par un arc de cercle compris entre l'horison & l'astre dont on prend la hauteur. Elle s'entend aussi de la latitude. *Prendre hauteur*, c'est mesurer la hauteur du soleil à midi.

HE'LER, appeler, demander le *qui vive*, lorsqu'on rencontre un vaisseau inconnu.

HISSER, signifie hausser, élever.

HORLOGE, sablier, destiné à mesurer le tems; son écoulement entier est de demi heure.

HOULES, lames ou vagues que la mer agitée pousse les unes contre les autres. On dit que la mer est *bouleuse*. quand elle est couverte de vagues.

HUNE, espece de guérite ronde & en platte forme, qui régne en saillie presque au haut des grands mats du vaisseau & peut contenir plusieurs hommes. C'est là où se poste un matelot pour découvrir de loin. Les voiles des mats de hune se nomment *huniens*; *grand hunier* est la voile du grand mat, & *petit hunier*, celle du mat de misène.

I.

IARRE, grand vase de terre vernissé, qui sert à purifier & conserver l'eau douce.

JOUR, se jour le compte sur mer d'un midi au midi du jour suivant, quand on veut *prendre son point*, c'est-à-dire établir son journal, parce que c'est à midi qu'on observe le soleil au méridien, pour connoître l'endroit où l'on se trouve.

JOURNAL, registre qui sert à marquer les événemens de chaque jour. On le tient très-exacte-

exactement dans un vaisseau. Chacun est le maître de l'établir sur ses propres observations; mais comme on ne peut pas prendre garde à tout ce qui se passe, on a recours au journal commun, que l'on appelle le *Casernet*. Le pilote ou l'officier doit marquer à l'expiration de chaque quart ce qui est arrivé de plus remarquable. Il est divisé par colonnes, on y écrit quel rumb de vent le vaisseau a couru, les observations sur la latitude, la longitude, l'estime, la variation de l'aiguille &c, divers événemens tels que la rencontre d'un vaisseau, la vue de la terre, les grains de vent, les sondes &c.

IOLE, petit bâtiment léger qui vogue à voiles & à rames.

JUMELLES, longues pièces de bois creusées, que l'on attaché autour du mat pour le renforcer.

L.

LAMES, flots, vagues de la mer qui se succèdent les unes aux autres quand elle est agitée, on dit *lame longue*, *lame courte*, &c.

LARGE, aller, courir au large, c'est s'éloigner de la côte. *Au large* c'est plus avant dans la mer.

LARGUE, c'est la même chose que *large*. Mais on dit *vent largue*, pour exprimer tous les airs de vent compris entre le vent de *bouline* & le demi rumb qui approche le plus du vent arriere ou qui souffle à la poupe. Le vent largue est le plus favorable pour faire avancer le vaisseau, parce que le vent largue porte dans toutes les voiles, & que lorsque le vent

Il fouffle à la poupe, les voiles de l'arrière dérobent le vent aux voiles de devant.

LARGUER, lacher, donner plus de jeu.

LATITUDE, distance en degrés, comprise entre le lieu où l'on est & la ligne équinoxiale, ou l'équateur. La latitude est septentrionale ou méridionale & ne peut aller au delà de 90. degrés.

LEST, c'est le nom général de tout ce qu'on met dans le fond du vaisseau, pour y former un contrepoids, le tenir en affiète, en le faisant entrer dans l'eau jusques à un certain point proportionné à sa grosseur, afin d'empêcher qu'il ne soit renversé par la force du vent & des vagues.

LIEUES MARINES, il en faut 20 pour répondre à un degré, & à 25 lieues de terre en France.

LIGNE EQUINOXIALE, ou *Equateur*, cercle de la sphère d'où l'on commence à compter la latitude.

LONGITUDE, distance en degrés du premier méridien à celui du lieu où l'on est. On la compte de *l'ouest* à *l'est*.

LOUVOYER, c'est porter d'abord le cap d'un côté & ensuite le revirer de l'autre, pour ménager un vent contraire & ne pas s'écarter de la route que l'on veut tenir.

M.

MANOEUVRES d'un vaisseau, ce sont en général tous les cordages qui servent à disposer les vergues, les voiles, les ancres & à tenir les mats dans leur affiète. On appelle aussi de ce nom l'usage de tous ces cordages & le

service des matelots. *Manœuvres hautes*, ce sont celles qui se font de dessus les vergues & les hunes, & *manœuvres basses*, celles qui se font par le bas.

MARÉES, mouvement régulier des eaux de la mer, que l'on nomme aussi le *flux & reflux*.

MARNER, s'élever, on dit que la mer *marne*, pour signifier qu'elle hausse plus ou moins.

MAT, grand arbre planté dans un navire pour y attacher les vergues, les voiles & autres manœuvres. Les grands vaisseaux ont quatre mats, divisés en deux ou trois brisures, le *grand mat*, placé au milieu du premier pont, le *mat de misène*, qui est sur l'avant, le *mat d'artimon* qui est à l'arrière & le *mat de beaupré*, couché sur l'éperon.

MER, on dit que la mer est *courte*, lorsque les lames se suivent de près; qu'elle *brise*, lorsqu'elle écume en heurtant contre quelque banc ou roche; qu'elle se *creuse*, quand les vagues s'élèvent davantage. La mer *monte* par le flux, *descend* ou *resoule* par le reflux &c.

METTRE à la voile, partir. *Mettre les voiles dedans*, *mettre à sec*, *mettre à mats & à cordes* trois façons de parler qui signifient, ferler ou ploier toutes les voiles & amener les vergues.

MINUTE, petit horloge de sable, dont l'écoulement ne dure qu'une minute ou une demi-minute. On s'en sert quand on jette le *Leck* pour estimer le chemin que fait le vaisseau.

MISÈNE, mat d'avant. On donne le même nom à la voile de ce mat.

MONDRAIN, montagne élevée & remarquable,

MORDRE, se dit de la patte de l'ancre, lorsqu'elle tombe sur le fond & s'y enfonce.

MORNE, cap élevé, ou petite montagne que l'on distingue sur la côte.

MOUILLER, jeter l'ancre pour arrêter le vaisseau. *Mouillage* ou ancrage est un endroit de la mer qui par la nature du fond est propre à y jeter l'ancre.

MOUSSE, garçon de bord, jeune matelot qui sert les gens de l'équipage.

MOUSSON, vents réglés de la mer des Indes, qui soufflent six mois à l'est & six mois à l'ouest.

MOUTONNER. La mer *moutonne* lorsque les vagues blanchissent d'écume.

N.

NAGER, ramer, se servir des avirons pour faire avancer une chaloupe, ou un canot.

O.

ORIENTER, une voile est orientée quand elle est située de manière à recevoir le vent.

ORIN, grosse corde qui tient la bouée attachée à la croisée de l'ancre lorsqu'on la jette.

P.

PACFI, c'est la grande voile, ou la plus basse voile du grand mât.

PAGAYÉ, rame ou aviron dont se servent les sauvages pour conduire leurs pirogues.

PANNE, mettre *en panne*, c'est ne pas tenir ni prendre le vent; ce qui se fait lorsqu'on veut retarder la marche d'un vaisseau, pour en attendre un autre.

PARAGE, étendue de mer sous quelque degré de latitude que ce soit.

PASSE, passage, débouquement.

PAVILLON, bannière que l'on arbore à la pointe d'un mât ou à l'arrière du vaisseau, pour faire connoître de quelle nation il est, & le rang de celui qui le commande.

PERROQUET, petit mât enté à l'extrémité des autres, & qui a sa voile: on ne le met jamais dans les gros tems. *Les perroquets d'hiver* sont plus petits que ceux des autres saisons.

PILOTAGE, l'art de gouverner & de bien conduire un vaisseau, selon les regles de la navigation.

PILOTE PRATIQUE, ou **COTIER**, celui qui connoît bien les côtes & l'entrée des ports.

PINCER le vent, c'est aller au plus près possible du vent qui souffle.

PIROGUE, bateau fait d'un seul tronc d'arbre, dont se servent les Sauvages de l'Amérique.

POINT, lieu marqué sur la carte pour indiquer l'endroit de la mer où l'on croit être, & delà diriger sa route ultérieurement.

POINTE, langue de terre qui s'avance dans la mer. On dit, *pointe de l'est, du nord, &c.*

POINTER la carte, désigner sur la carte le lieu où l'on présume qu'est le vaisseau, & déterminer l'air de vent nécessaire pour arriver où l'on veut aller. Cette opération est fondée sur la connoissance de la longitude & de la latitude, & se fait à l'aide de deux compas.

POLE, l'un des deux points du ciel sur lesquels

on suppose que tourne le globe céleste. Les marins, pour diriger leur route, observent chaque jour la distance où ils sont de l'un des poles.

POMPE, machine propre à puiser l'eau qui entre dans le fond de cale pour la jetter dehors. Un vaisseau a ordinairement deux pompes entre le grand mât & le cabestan.

PONT, ou tillac sur lequel on met la batterie. Les plus grands vaisseaux n'en ont que trois qui sont à cinq pieds de hauteur l'un sur l'autre.

PORTER, gouverner, courir, faire route, sont des termes synonymes. *Porter* sur un vaisseau, c'est diriger sa route sur lui. *Porter* peu de voiles, c'est n'en déployer qu'une partie.

POULAINE, assemblage de plusieurs pieces de bois en portion de cercle, & terminé en pointe, qui fait partie de l'avant d'un vaisseau.

POUPE, l'arriere du vaisseau ou la partie à laquelle le gouvernail est attaché.

PRENDRE hauteur, observer la hauteur du soleil à midi. *Prendre un ris*, c'est plier la voile à une hauteur déterminée. *Prendre terre*, aborder à terre, &c.

PRIME-FLOT, le commencement du flux ou de la marée.

PROUE, pointe du vaisseau, la premiere qui s'avance dans la mer.

R.

RADE, espace de mer peu éloigné d'une côte où les vaisseaux peuvent mouiller & être à l'abri de certains vents, en attendant le vent

- favorable pour partir ou pour entrer dans le port.
- RADOUBER**, raccommoder un vaisseau, reparer ce qui manque à sa charpente.
- RAFFALES**, bouffées subites de vent. Le vent souffle par *raffales* ou bouffées.
- RALINGUES**, cordes cousues en ourlet autour des voiles & des branles, pour en renfoncer les bords.
- RANGER la terre**, ou la côte, c'est passer auprès.
- RECIF**, ou **RESSIF**, nom que l'on donne à une chaîne de rochers cachés sous l'eau.
- RELACHE**, lieu où les vaisseaux mouillent pour se réparer ou prendre des rafraichissemens.
- RELEVEMENT**, observations faites sur le lieu où est un vaisseau relativement aux terres qui l'entourent.
- RELEVER** une terre ou un cap, c'est observer sa position par rapport à celle du vaisseau.
- REMRORQUER**, faire voguer un vaisseau à voiles, à l'aide d'un bâtiment à rames qui le tire.
- REMOUX**, tournant d'eau qui se forme à la poupe d'un vaisseau à mesure qu'il avance.
- RESTER**, la terre *reste au sud*, ou se trouve au sud du lieu qu'occupe le vaisseau.
- REVIRER de bord**, changer la route ou la direction du vaisseau.
- RIDER la voile**, c'est l'accourcir par le haut avec des cordes qu'on nomme *rides*.
- RIS**, rangs d'œillets pratiqués dans la largeur des voiles pour en diminuer la hauteur, au moyen de petites cordes qui y sont passées. *Prendre un ris*, c'est accourcir la voile.
- RONDIR**, tourner autour d'une côte qui va en s'arrondissant.

ROULIS, balancement d'un vaisseau dans sa largeur, ou d'un bord à l'autre.

RUMB, ligne qui représente sur la carte ou sur la bouffole l'un des 32 vents, dans lesquels les marins divisent le cercle horizontal.

S.

SABORD, embrasures pratiquées dans le bordage d'un vaisseau pour pointer le canon.

SENAUT, barque longue à deux mâts, en usage dans divers pays.

SILLAGE d'un vaisseau, c'est la trace de son cours.

SOUTE, le plus bas des étages de l'arrière d'un vaisseau, où l'on enferme les poudres & le biscuit.

SUIVER, enduire de suif la partie du vaisseau que l'eau baigne, pour la conserver, & diminuer le frottement.

SURJAUER, entortiller. *Cable surjaulé*, est celui qui a fait plusieurs tours autour d'une ancre mouillée.

T.

TANGAGE, balancement du vaisseau dans le sens de sa longueur. C'est l'opposé du roulis.

TARTANE, barque à voiles & à deux mâts, en usage sur la méditerranée.

TENIR le vent, aller, naviguer au plus près du vent.

TENUE, accrochement de la patte de l'ancre.

Fond de bonne tenue, lorsque l'ancre y mord bien.

TILLAC, platte forme où est la batterie. C'est aussi

DES TERMES DE MARINE. 249

aussi le pont le plus élevé où se fait la manœuvre.

TONNEAU, poids de 2000 livres. On désigne par ce nom, ce qu'un navire est capable de porter.

TOUER un vaisseau, le faire avancer au moyen d'une ancre appelée *Ancre de toue*, ou à force de bras avec la hancière, ou à force de rames, après l'avoir attaché à la queue d'une chaloupe.

TRELINGAGE, corde à plusieurs branches, destinée à affermir les branles dans les grostems.

V.

VARIATION, déclinaison de l'aiguille aimantée vers l'est ou l'ouest. Elle diffère selon les parages.

VERGUE, pièce de bois longue, arrondie, une fois plus grosse dans le milieu que dans ses bouts. Elle se pose en croix sur un mât, sert à porter la voile, monte & descend au moyen des racages.

VIGIE, roche cachée sous l'eau à peu de profondeur, & dangereuse pour les vaisseaux.

VIRER, tourner, *virer de bord*, changer de route, *virer une ancre à pic*, ou perpendiculairement.

VOYE D'EAU, ouverture dans le bordage d'un navire, & qui donne entrée à l'eau de la mer.

Fin de la premiere Partie.













